IMAGES

JOUEUSES DE CORNEMUSE

DANS CE NUMERO:

POUR GAGNER LA PAIX

25 millièmes
En PALESTINE 35 mils
En SYRIE & LIBAN 35 piastres
En IRAK 36 fils

No. 711 — LE CAIRE (EGYPTE)
25 AVRIL 1943





La mascotte est toujours là, et c'est la même guerre contre l'Allemagne qui ne fait que se poursuivre...

Devant leurs appareils alignés, quelques pilotes de l'autre guerre photographiés avec leur mascotte.

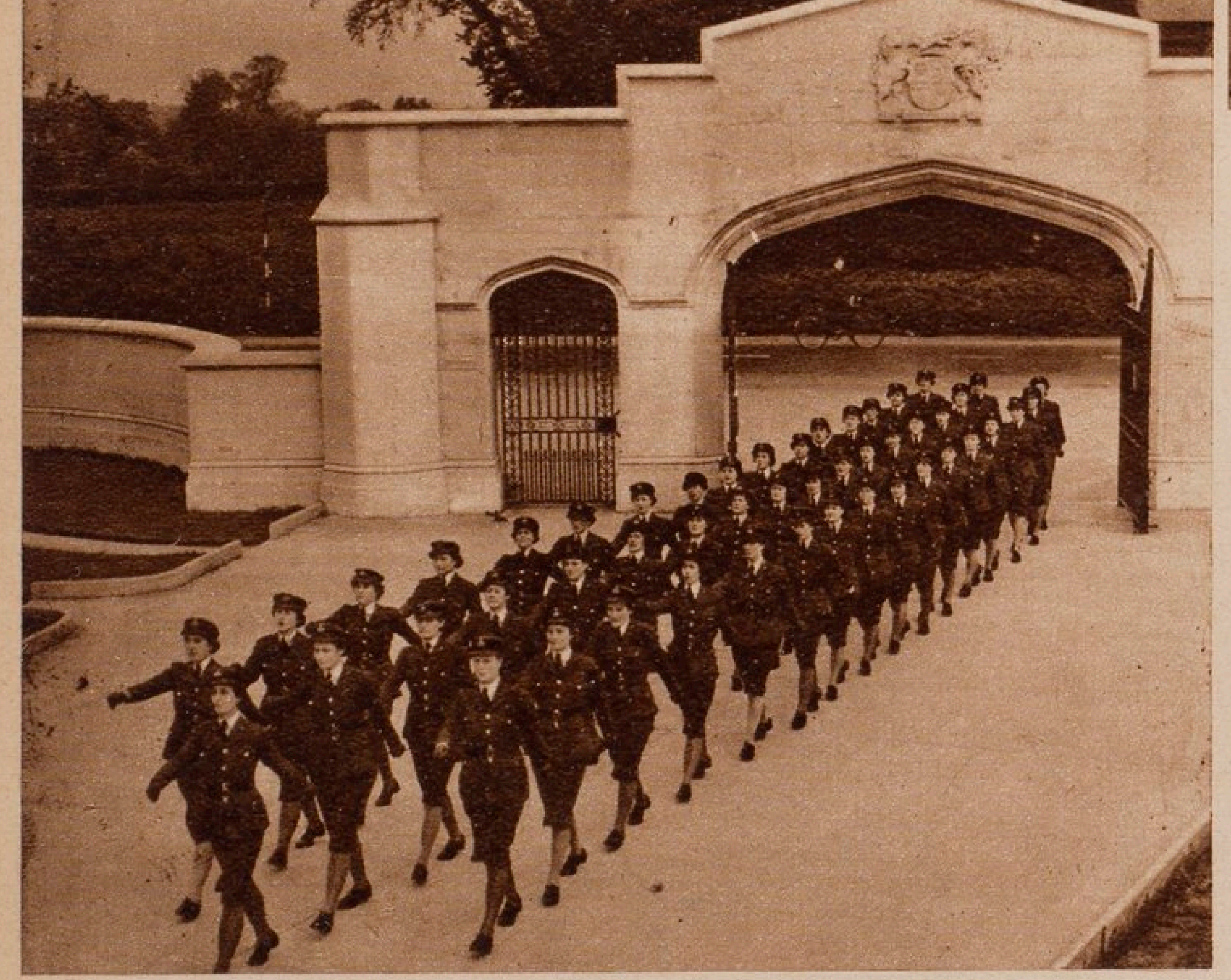
Hier Et Aujourd'hui

Les 25 ans de la R.A.F.

Il y a vingt-cinq ans, les services de la R.A.F. voyaient le jour. Depuis, que de progrès réalisés dans le domaine de l'aviation ! Voici quelques photos datant de l'autre guerre et d'autres prises cette année. En les comparant, nos lecteurs se rendront compte de la transformation subie par la R.A.F. en 25 ans. Mais si les bombardiers de l'autre guerre, comparés à ceux de notre époque, paraissent de simples jouets, ne mésestimons pas les exploits des « anciens » qui connurent d'aussi grands risques dans leurs raids aériens que les pilotes de l'heure présente. Chaque raid effectué à l'époque était une aventure périlleuse et les aviateurs n'avaient souvent pas de parachute pour les sauver, en cas d'accident, d'une mort effroyable.



Les femmes de l'autre guerre servirent, elles aussi, dans les rangs de la Royal Air Force.



Mais avouons que leurs sœurs d'aujourd'hui possèdent une allure tout au moins plus sportive...



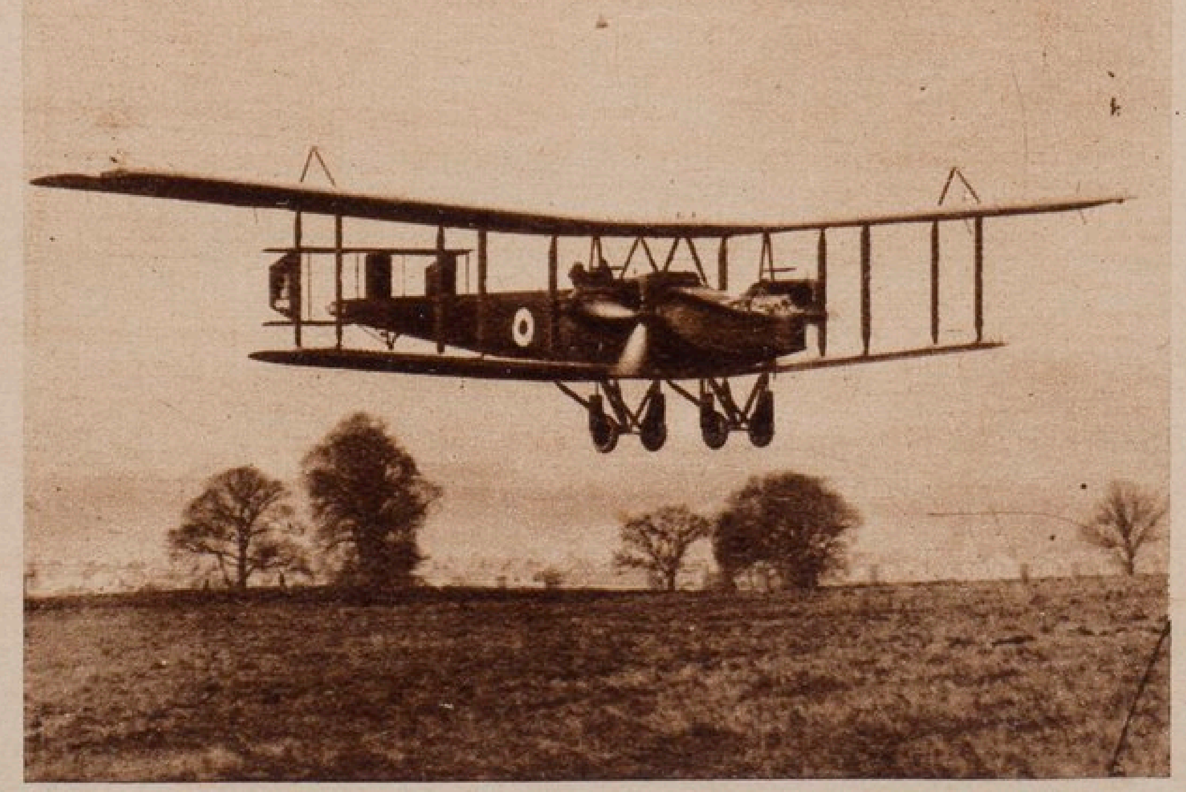
Le roi George V passant en revue des officiers de la R.A.F. au mois d'août 1918 sur le front de France.



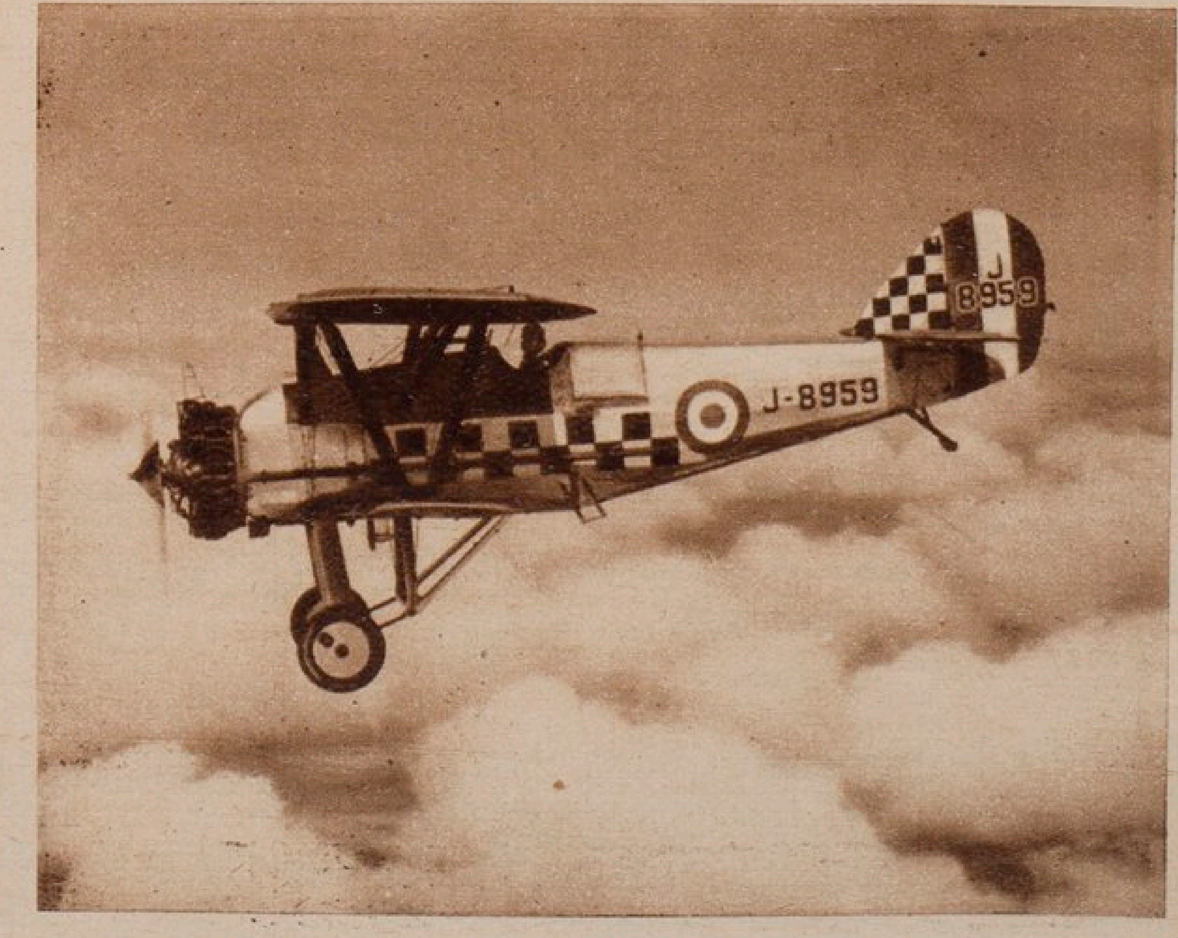
Son digne successeur, le roi George VI, s'entretient avec quelques pilotes dans un aérodrome de la R.A.F.



Ce chasseur Bristol était muni en 1918 d'un moteur Rolls Royce et pouvait atteindre la vitesse de 113 milles à l'heure.



Le premier bombardier lourd de l'autre guerre fut le « Handley Page », pouvant atteindre 97 milles à l'heure.



Le chasseur Armstrong à structure métallique fut construit en 1926. Il représente le type du chasseur d'après-guerre.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

DUNKERQUE ou TOBROUK ?

Les forces de l'Axe établies à Tunis et Bizerte semblent condamnées à soutenir un siège dont le dénouement leur sera probablement très coûteux. Pour se faire une idée plus ou moins exacte des possibilités qui leur restent, il n'est pas sans intérêt d'établir un parallèle entre la situation de la Tunisie du Nord assiégée et celle de nombreuses autres places qui, comme Dunkerque, Tobrouk, Sébastopol ou Stalingrad, offre avec elle de nombreux points communs.

● A Dunkerque, les Anglais disposaient de 222 bateaux de transport et de 665 embarcations de toutes sortes à l'aide desquels ils purent évacuer près de 335.000 hommes. A cette vaste opération de sauvetage prirent part aussi 6 destroyers et 24 autres unités de guerre moins importantes. Les pertes britanniques furent de 30.000 tués, blessés et manquants, plus 1.000 canons et tous les véhicules motorisés. Pour évacuer les quelque 150.000 à 200.000 hommes qu'ils ont en Afrique du Nord, les Allemands devraient donc avoir au moins 400 embarcations diverses dont une centaine de bateaux d'un certain tonnage. Mais à Dunkerque, les Anglais avaient un autre avantage essentiel : l'ennemi, pris au dépourvu lui-même par la soudaineté de l'opération, ne disposait pas encore d'aérodromes organisés suffisamment rapprochés pour entraver ou même empêcher l'évacuation. En Tunisie, les Alliés ont pris possession de la plupart des aérodromes dont les plus avancés ne sont guère loin de Tunis ou de Bizerte. D'autre part, lors de l'évacuation de Dunkerque, les chasseurs britanniques accoururent en grand nombre pour couvrir l'opération. L'écrasante supériorité de l'aviation alliée en Afrique du Nord ne permet pas à la Luftwaffe stationnée en Sicile d'en faire autant, ainsi qu'en témoignent les coûteux revers subis par les Allemands ces derniers jours dans le ciel méditerranéen.

● Pour ce qui est du ravitaillement de Tunis et de Bizerte, susceptible de prolonger la durée du siège, il convient de remarquer, une fois de plus, que la supériorité aérienne et la maîtrise maritime jouent un rôle capital. C'est la maîtrise maritime qui, du 12 avril au 11 décembre 1941, permit le ravitaillement de nuit, par cargos, de la place forte de Tobrouk. Certes, les Anglais ont essuyé de sérieuses pertes pour pouvoir le faire, mais Tobrouk a pu tenir, grâce à cette maîtrise maritime.

● Stalingrad, autre siège, a vu l'anéantissement d'une armée allemande tout entière. La garnison assiégée depuis le mois d'août 1942 était adossée à la Volga, sorte de barrière maritime comparable à la bande de mer qui sépare la Tunisie de l'Italie. Grâce à l'aviation et au contrôle qu'ils étaient arrivés à garder sur le grand fleuve, les Russes furent en mesure de ravitailler Stalingrad pendant près de six mois, jusqu'au moment où l'habile stratégie des armées de Timochenko permit de la dégager.

● Le dernier siège comparable à celui de la Tunisie du Nord est celui du port fortifié de Sébastopol, sur la mer Noire, qui tint 217 jours. Le ravitaillement de cette formidable place forte put se faire par mer grâce aux grands docks du port. Il fut d'ailleurs en partie facilité par l'intervention d'avions abrités dans des aérodromes souterrains. Comme on s'en souvient, il ne fallut pas moins de dix divisions allemandes et deux roumaines pour emporter la place après des assauts répétés dans lesquels les assaillants subirent de très lourdes pertes.

●

Tous ces précédents prouvent qu'un camp retranché peut tenir un temps assez long devant les assauts de ceux qui l'assiègent. Mais pour le faire à Bizerte et à Tunis, les Allemands se trouvent dans une situation qui les contraint à y mettre le prix. Que ce soit en hommes, en matériel, en bateaux ou en avions, celui-ci sera très élevé.

REVUE DES 7 JOURS

Comme chaque année, l'approche de la belle saison est le signe précurseur de la reprise, sur le front oriental, d'opérations sur une vaste échelle. Alors qu'il n'est pas encore possible, à l'heure actuelle, de faire des pronostics, de nombreux indices font penser que les Allemands s'apprêtent à déclencher une action sur le front russe. Comme d'habitude, les mouvements militaires sont précédés par une recrudescence de propagande anti-bolchevique.

Dans une causerie radiodiffusée de Moscou, l'écrivain-journaliste Alexander Werth s'est livré aux considérations suivantes : « Les Russes ont si bien résisté aux contre-attaques violentes des nazis que, pour le moment, ceux-ci ont renoncé à lancer des concentrations de troupes contre la ligne du Donetz. Dans le Sud, entre Vorochilovgrad et la mer d'Azov, les Russes ont non seulement réussi à consolider leurs positions, mais encore sont parvenus à élargir le saillant pratiqué autour de la base allemande importante de Taganrog, en occupant en deux points l'unique voie ferrée qui dessert la ville. Il y a aussi le fameux saillant d'Orel qui menace Koursk dans le Sud et la région de Moscou dans le Nord. Mais je pense pouvoir affirmer à juste titre que les Russes exercent une vigilance particulière dans ce secteur du front. Ce fait a été démontré par les récents combats dans la région de Volkov et à Bryansk, où les Allemands, attaquant en force, ont été repoussés avec de lourdes pertes.

« Ces attaques, on peut les considérer comme des sondages, effectués par les Allemands, en vue de trouver le point faible de la ligne russe. »

DEUX ATOUTS CONTRE DES DIZAINES

La presse a annoncé l'éclatante victoire remportée par l'aviation alliée contre une armada d'avions de transport allemands, escortés par des chasseurs. Ces appareils se dirigeaient vers le nord-est, c'est-à-dire qu'ils avaient mis le cap sur la Sicile. Faut-il considérer pour cela que les nazis commencent à évacuer leurs effectifs du front tunisien ? L'expert militaire de la B.B.C., le capitaine Cyrill Falls, déclare : « Des rumeurs circulent avec insistance, disant que l'Axe procède déjà à l'évacuation de ses troupes vers la Sicile et la Sardaigne. Cependant, ces rumeurs ne proviennent pas de sources dignes de foi, et il faut les accueillir avec beaucoup de circonspection. Néanmoins, il est un facteur qu'il faut retenir. Aujourd'hui, les généraux Rommel et von Arnim ont concentré, par suite des retraites successives, toutes leurs troupes dans un secteur réduit. Bon nombre de soldats sont donc en surplus. Des bouches inutiles que le commandement considère par-dessus le marché comme encombrantes et qu'il aurait jugé bon d'évacuer vers l'Italie. Mais il en est tout à fait autrement en ce qui concerne les troupes de ligne. Celles-ci, à mon avis, livreront encore bataille, pour tenir les deux seules bases qui se trouvent entre les mains de l'ennemi : Tunis et Bizerte. Deux atouts en faveur de l'Axe, contre des dizaines en faveur des Alliés.

« Et si demain les nazis se trouvent placés devant le dilemme de tenir une seule de ces bases, sur laquelle se portera leur choix ? A mon avis, c'est Bizerte qu'ils voudront conserver. Cette ville est une base navale solidement fortifiée, alors que Tunis est un port commercial dont la valeur a été considérablement amoindrie par les continuelles attaques aériennes alliées. C'est le vice-amiral Muselier qui, avant la guerre, a contribué à fortifier la place. En 1937, elle était prête. Bizerte comprend de grands dépôts souterrains dans lesquels des munitions et des canons étaient entreposés, et que servait un réseau serré de voies ferrées.

« Mais dans la bataille pour Bizerte, l'aviation et la flotte alliées joueront un rôle important, et il est probable que l'ennemi ne pourrait faire usage du port même pendant la nuit. Les Alliés pourraient bloquer la place avec une partie seulement de leurs forces, et employer le restant de leurs effectifs dans d'autres opérations.

« C'est donc Bizerte qu'il faut considérer comme le dernier point que l'ennemi tentera de tenir en Afrique. »

LA FLOTTE ITALIENNE INTERVIENDRA-T-ELLE ?

Depuis longtemps, l'on n'avait entendu parler de la flotte de guerre du Duce. Actuellement, elle se tient encore prudemment dans ses ports, évitant toute rencontre directe avec la « Navy ». Mais aujourd'hui, les navires de guerre italiens ne sont même plus en sûreté dans leurs rades d'attache. Naples, Messine, Gênes et les autres ports de la Péninsule sont continuellement martelés par l'aviation alliée.

Si les unités navales italiennes sont affectées à l'évacuation des troupes d'Afrique, la « Regia Marina » risque fort de perdre les quelques cuirassés de bataille qui lui restent ainsi que les navires de moindre tonnage qui sont encore en service. Ces pertes diminueraient encore les chances, déjà très minces, d'une défense adéquate de l'Italie, en cas d'attaque directe par les Nations Unies.

Néanmoins, des nouvelles de sources diverses annoncent que la flotte italienne jouera le tout pour le tout : le journal espagnol « Arriba » déclare que les navires de guerre de Mussolini ont reçu l'ordre d'entrer en action au moment de l'évacuation de la Tunisie. Les récents changements dans le commandement de la flotte semblent confirmer cette rumeur. D'autres sources annoncent que les Allemands auraient pris le commandement des unités navales italiennes : ces rumeurs ont été néanmoins démenties tant par les Italiens que par les Allemands. D'après Radio-Rome, le « Corriere della Sera » proclame que fascistes et nazis collaborent sur tous les fronts : sur terre, dans les airs aussi bien que sur mer. Toutefois, le journal ajoute : « Mais le commandement, dans la zone méditerranéenne, appartient aux Italiens, et il ne saurait en être autrement. »

Dans un autre pays neutre, la Suède, les journaux propagent la nouvelle que de nombreux contingents d'officiers de marine allemands ont été envoyés en Italie.

LE NOUVEL ORDRE NOUVEAU

« Nous voulons organiser l'avenir de l'Europe conformément aux principes suivants : 1° complète indépendance des nations européennes, grandes ou petites ; 2° coopération internationale européenne ; 3° participation de toutes les nations dans la production de toutes les ressources extraites de la terre ; 4° liberté absolue des mers. »

L'auteur de ces propos n'est pas une personnalité dirigeante de l'une des Nations Unies, mais bel et bien le Signor Virginio Gayda, porte-parole officiel des fascistes.

On le constate, le fameux Ordre Nouveau de Hitler a évolué. Devant la menace de l'écroulement de tout l'édifice, la propagande allemande juge opportun de donner un coup de barre vers des idéaux qui relèvent bien plus de la démocratie que des principes totalitaires.

Un commentateur a déclaré à ce sujet : « Les Allemands mettent en avant une « Charte Européenne ». Il n'y a pas longtemps, les dirigeants de Berlin proclamaient « urbi et orbi » qu'ils étaient partis à la conquête du pétrole étranger, des territoires étrangers, qu'ils visaient à la domination mondiale et que leurs ambitions visaient non seulement les pays occupés, mais toutes les nations du monde.

« Aujourd'hui, Gœbbels parle de guerre défensive. Croyant candidement que les hommes ont la mémoire courte, il met en poche « l'espace vital allemand » et déploie la théorie de « l'espace vital européen ».

LE MUR ATLANTIQUE... UN MYTHE

Le journal turc « Yeni Sabah » a publié un compte rendu d'une visite que des journalistes étrangers ont effectuée tout au long des défenses établies par les Allemands sur la côte hollandaise. Le compte rendu est suivi des commentaires suivants : « Pour quelle raison le haut commandement allemand a-t-il autorisé cette visite ? » Et le journal de conclure que c'était là une manœuvre destinée à intimider les Alliés. « Il est évident qu'aucun pays au monde n'autoriserait des journalistes, des civils, et particulièrement des étrangers, à examiner des travaux de défense. »

A grand renfort de propagande, l'Axe a parlé du fameux « Mur Atlantique » contre lequel viendront se briser toutes les attaques alliées. Ce mur, de l'avis de certaines personnalités, n'est destiné qu'à projeter une ombre protectrice sur les populations des pays de l'Axe, terrorisées par ce qui arrivera après la liquidation de la campagne tunisienne.

EVOLUTION DE TACTIQUE

Au moment de Pearl Harbour, les Japonais ne cessaient de chanter les louanges de leurs « fameux » sous-marins de poche, les seuls efficaces pour la guerre navale dans le Pacifique. Aujourd'hui, un amiral du Mikado annonce que les submersibles nippons sont sur le point de reprendre leurs activités avec une vigueur accrue et qu'ils opéreront aussi bien dans l'océan Indien que dans l'Atlantique.

Cette déclaration peut être une vaine tentative d'intimidation dirigée contre les Alliés. Mais elle peut aussi indiquer que depuis décembre 1941, les Japonais se sont attelés à la construction de sous-marins de gros tonnage.

Quoi qu'il en soit, après leurs succès initiaux, les Japonais ont subi et subissent encore une série d'échecs. Voici ce que le Dr Evatt, ministre australien des Affaires Etrangères, dit au sujet de la situation dans le Pacifique : « Nous avons fait subir au Japon une série d'échecs. Nous avons été en mesure d'avancer notre première ligne d'un millier de milles vers le nord, ce qui signifie que nous nous sommes rapprochés de 1.600 kilomètres de Tokio. La situation est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était au commencement de la guerre. Des milliers, des dizaines de milliers d'Australiens et d'Américains sont fin prêts et impatients de combattre. L'entière population de l'Australie, sept millions et demi de personnes, est mobilisée. Malgré les désavantages du début, les forces alliées ont détruit plus de 70 navires nippons, 1.500 avions et 65.000 soldats faisant partie des troupes d'élite du Mikado. »

X X X

Les usines Skoda SONT PARALYSÉES

Le violent raid que les bombardiers britanniques viennent d'effectuer au-dessus de Pilsen contre les usines Skoda affectera très gravement l'effort de guerre allemand sur le front soviétique. En effet, le résultat d'un tel raid est que beaucoup moins de canons pourront être envoyés en Russie. La production principale de ces usines consiste en canons lourds et moyens, si nécessaires à la guerre à l'Est, ainsi qu'en canons antiaériens également utilisés sur ce front.



Des fabriques de munitions et de grandes usines de tanks forment une branche spéciale des usines Skoda lesquelles produisaient près de 500 canons par semaine. Les ouvriers sont au nombre de 70.000, y compris 2.000 provenant des usines Krupp.

Ce bombardement apporte une aide considérable aux armées soviétiques. Une partie de la superficie occupée par la Skoda à Pilsen a été complètement détruite et la production a cessé dans de nombreuses usines. Avec les usines Krupp temporairement arrêtées, les armées allemandes sur le front de l'Est se ressentiront lourdement de l'insuffisance des réserves en canons et en obus. L'effet général est équivalent à la perte d'un corps d'armée.

Le raid sur Pilsen représente une randonnée de près de 3.000 kilomètres, dont les trois quarts en territoire ennemi. Le poids des bombes jetées — 1.500 tonnes — est un des plus élevés qui ait été déversé au cours d'une seule nuit. Les objectifs, au clair de lune, étaient facilement repérables.

Dans l'Europe sous occupation allemande, les usines Skoda sont les plus importants producteurs d'armements lourds après Krupp. Il est intéressant de rappeler à ce propos qu'Eugène Schneider, le fameux industriel français et une des principales têtes du Comité des Forges, était il y a quelques années à la tête de la Banque de l'Union Européenne, laquelle contrôlait précisément les usines Skoda de Tchécoslovaquie. La Chambre française put établir d'une manière certaine que le directeur français des usines Skoda avait fait de grandes contributions au mouvement nazi. Après le rapt de la Tchécoslovaquie en 1939, Schneider vendit ses actions à des intérêts allemands. La transaction avait été négociée par la banque parisienne Lazard Frères, dont le régent était Max David-Weil. Les frères Lazard entretenaient d'étroites relations avec la banque de Lazard-Speyer-Elison à Francfort, en Allemagne, laquelle à son tour était intimement reliée à la Metal-Gesellschaft, une des filiales du gigantesque trust chimique allemand I.G. Farben.

Deux Allemands se rencontrent à Paris.

— Quelle sorte de travail fais-tu ? demanda Carl.

— Un travail de tout repos, répondit Fritz. Je suis le guetteur de la tour Eiffel. J'attends que les Anglais hissent le drapeau blanc de l'autre côté de la Manche.

— Es-tu bien payé ?

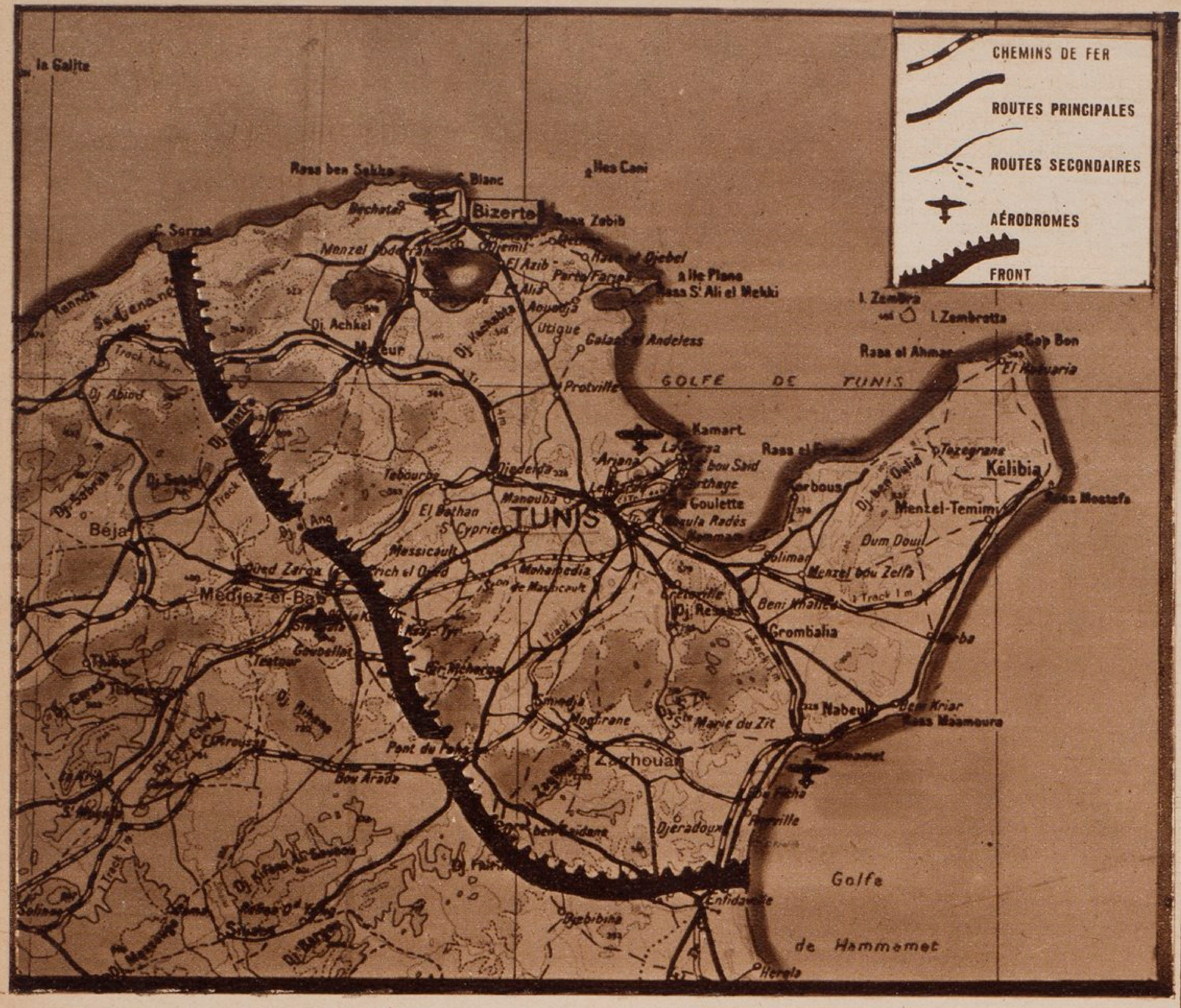
— Pas trop bien, répondit Fritz. Mais je suis casé pour la vie.

(Weekly Telegraph, Sheffield)

NOTRE COUVERTURE

JOUEUSES DE CORNEMUSE

Deux joueuses de cornemuse de la fameuse troupe ENSA, venue dans le Proche-Orient pour l'amusement des troupes, jouent un air nostalgique devant les pyramides millénaires.



LA DERNIÈRE PHASE DE LA BATAILLE DE TUNISIE

Voici où se déroule la dernière phase de la grande bataille de Tunisie. Le 19 avril au soir, le général Montgomery a lancé une attaque sur une grande échelle contre les lignes ennemies dans la région d'Enfidaville, réussissant à faire une brèche dans la partie côtière et à capturer la ville d'Enfidaville et le Djebel Garci.

Guérilla

EN FRANCE

Des guérillas en France ! Combien avant la guerre ou même voici un an l'idée que des guérillas auraient pu avoir lieu sur le sol même de la France aurait paru inconcevable ! Et cependant aujourd'hui la résistance, si elle ne se manifeste pas sur la même échelle que dans les Balkans, par exemple, a atteint tout de même une ampleur qui cause aux Allemands et à Laval de graves préoccupations.

C'est que le peuple français, qui passe non sans raison pour être le plus intelligent de la terre, déploie dans cette guerre toutes les ressources de son ingéniosité. Ainsi, sans avoir besoin parfois de tirer un seul coup de feu, il réussit à abattre des soldats ou des officiers allemands... dans leur moral, à instiller dans leur esprit le doute, puis le désespoir.

Les guérillas françaises se divisent actuellement en deux catégories. Il y a tout d'abord cette légion de jeunes gens et de jeunes filles qui, dans les villes surtout, mènent une existence de Dr Jekyll et Mr Hyde, vaquant à leurs occupations régulières dans la journée et, la nuit, rédigeant et éditant des journaux clandestins, écrivant des inscriptions sur les murs, ou complotant en vue de reprendre le combat à mort, aux côtés des Alliés, le grand jour de la libération du territoire. De nombreux groupes de ce genre opèrent principalement à Paris et dans les villes industrielles du Nord, ainsi qu'en Normandie. Ils ont toujours fait preuve de la plus grande prudence afin de ne pas attirer l'attention de la Gestapo sur la coordination des divers mouvements de résistance français.

Maintes fois, les Allemands ont pu se douter de l'existence d'une organisation générale. Tout récemment, ils constatèrent que la phrase : « Il court, il court, le furet » était murmurée de bouche en bouche partout dans les rues et les cafés ou les boutiques. Leur nervosité, en présence de pareilles choses, est attestée par les articles écrits, avec une ironie forcée, dans les journaux à leur solde.

Le second type de guérilla est la conséquence des mesures d'occupation totale de la France. De nombreux soldats et officiers qui refusèrent la démobilisation ont fait une provision de fusils, de mitrailleuses et de grenades. Ils se sont réfugiés dans les montagnes et les forêts où ils vivent la plupart du temps, particulièrement dans le Jura et les Alpes. Leurs méthodes de guerre consistent pour le moment à tendre des embuscades aux colonnes ou aux trains allemands, à incendier les dépôts de l'ennemi, ou encore dans les villes à jeter des bombes aux endroits où les nazis se rassemblent, comme cela fut fait à Paris au cinéma Rex, par exemple, qui est réservé aux soldats allemands.

La décision prise par Laval de garnir les postes de frontière des Pyrénées de gendarmes pour les empêcher de rejoindre les formations organisées de la France qui combat a naturellement augmenté leur exaspération. Petit à petit, ces groupements d'anciens soldats se développent en entraînant de nouveaux « rebelles ». Le jour n'est pas éloigné où une importante force armée sera nécessaire pour faire face à sa menace.

Haakon

LE ROI DÉMOCRATE

A l'occasion du deuxième anniversaire de l'agression allemande en Norvège, le roi Haakon prononça un important discours, qui fut radiodiffusé, dans lequel il promettait au peuple norvégien sa proche libération du joug nazi.

Jamais, dans l'histoire de la Norvège, souverain ne fut plus populaire. Cela est d'autant plus étrange que le roi Haakon — l'ex-prince Carl de Danemark — était presque un étranger pour le peuple qu'il devait gouverner. Son premier acte fut de demander un plébiscite : il voulait être certain que le peuple de Norvège réclamait réellement un roi. Quatre-vingt pour cent votèrent en faveur de la monarchie et les membres du Parlement l'élurent à l'unanimité.

La haute silhouette du roi Haakon — il mesure plus de six pieds trois pouces — est bien connue à Trafalgar Square où le souverain en exil a l'habitude de faire à pied une promenade matinale. Son pas est toujours alerte et vigoureux, malgré ses 71 ans.

Quand les Allemands déclenchèrent leur fameux blitz aérien sur la capitale, le roi Haakon s'installait chaque fois commodément sur le toit de sa résidence londonienne, malgré les protestations de son entourage, et surveillait attentivement la bataille aérienne qui se déroulait dans le ciel. A ses yeux, ce bombardement était un simple feu d'artifice. Il avait vu bien pire. En effet, durant plusieurs semaines, tout le temps que dura sa fuite de Norvège en Grande-Bretagne, il fut continuellement mitraillé par les avions nazis dans tous ses déplacements. Il n'échappa à cet assassinat prémédité que par miracle.

Le roi Haakon habite une modeste maison non loin de Londres. C'est là qu'il reçoit ses visiteurs et ses ministres. Son fils, le prince héritier Olaf, réside avec lui.

Il y a quelque temps, à Vienne, une inscription à la craie courait tout le long d'un mur : « A la porte, les Juifs ! »

Le lendemain matin, les passants virent, juste au-dessous du premier slogan, une autre inscription également à la craie : « Entrez, les nazis ».

Tout Vienne a ri. Parce que derrière le mur se trouvait... un cimetière.

Une fois par semaine — de préférence le vendredi — le roi Haakon invite ses ministres à dîner au club norvégien près de Trafalgar Square, qui abrita durant un certain temps les départements norvégiens de l'armée et de la marine. Une table y est toujours réservée au roi. Quand il vient pour dîner, seul ou accompagné, tout le monde affecte d'ignorer sa présence. Mais chaque membre, à son entrée et à sa sortie, s'arrête au garde à vous sur le seuil de la pièce et accomplit le salut militaire.

Les bureaux du roi Haakon sont à l'ambassade de Norvège. Il y travaille toute la matinée. C'est de là qu'il contrôle le travail de ses ministères. Il est accessible à tout le monde, comme il l'a d'ailleurs toujours été durant son règne. Il n'a jamais eu de garde de corps personnel et continue à ne pas en avoir. Il n'a qu'un seul aide de camp : le colonel Nordlie, avec lequel il quitta la Norvège.

BILAN →

d'une année de guerre

Avant l'offensive de printemps de l'année dernière, la ligne du front russe s'étendait de Léningrad, assiégée, et passait par Demyansk, Rzhev, Orel, Kharkov et Rostov. Les attaques des nazis suivies des contre-attaques foudroyantes des armées russes ont abouti au dégagement total de Léningrad. De plus, les armées soviétiques se trouvent aujourd'hui aux portes de Novgorod, Staraya-Russa et Kholm, tandis que Velikie-Luki a été reprise et que Smolensk, Bryansk, Orel, Koursk et Kharkov sont menacés. Tout compte fait, ainsi que le montre la partie grisaillée de notre carte, le bilan des batailles qui se sont déroulées sur tout le front pendant une année entière penche en faveur des Russes qui, depuis le printemps dernier, ont réussi à reprendre de grandes étendues de territoires. Seules, la partie noire de la presqu'île de Kouban et la ville de Sébastopol comptent parmi les conquêtes nazies de cette année.



La Sicile

ANTIFASCISTE

La Sicile, d'une superficie de 25.740 kilomètres carrés, compte 5 millions d'habitants parmi lesquels on compte seulement 5.000 fascistes ! Ce n'est pas là une exagération, car les Siciliens ont toujours haï Mussolini et son régime. Plusieurs mouvements séparatistes virent le jour et se développèrent en Sicile, depuis l'avènement de ce régime.

● On explique cette répulsion des habitants de l'île pour le régime fasciste par le fait que les Siciliens virent de très beaux jours, avant la Marche sur Rome. Ils ne peuvent comparer ces deux époques sans une certaine amertume. Durant l'ère démocratique, ils étaient brillamment représentés au gouvernement italien : plusieurs présidents du Conseil étaient originaires de la Sicile comme Crispi et Orlando. Leurs intérêts furent négligés à l'avènement du fascisme, à cause précisément de leurs tendances démocratiques.

● Il y a cinq ans, en un été brûlant, les grandes manœuvres italiennes devaient se dérouler en Sicile. Cette nouvelle fit sensation, car le Duce, depuis le printemps de 1925, n'avait jamais mis le pied dans l'île. L'étonnement fut particulièrement intense dans la police fasciste qui se voyait confier la tâche difficile de veiller à la sécurité de Mussolini dans une atmosphère militaire surchauffée, au milieu d'une population hostile, minée par la misère et le chômage.

● A ces manœuvres, auxquelles devaient prendre part 50.000 soldats, ne participèrent en fait que 8.000 hommes. Mussolini avait interdit la présence des journalistes étrangers. Ceux-ci et les diplomates ne furent convoqués que pour entendre le discours du Duce, à la fin des opérations. Le dictateur parla à Palerme : il affirma aux Siciliens que leur île était inviolable et leur promit toute la prospérité du régime.

● Moins de cinq ans plus tard, l'île était occupée par les Allemands. Plusieurs journalistes américains, qui se trouvaient en Sicile avant Pearl Harbour, déclarent que les Siciliens attendent avec impatience un débarquement allié qui les débarrassera enfin et des fascistes et des nazis !

● Les Siciliens écoutent la B.B.C. chaque jour, non pas pour y entendre de la propagande antifasciste dont ils n'ont nul besoin, mais pour connaître les noms des prisonniers de guerre qui sont des Siciliens dans une proportion de 2 à 5 !

Pantellaria

LA MYSTÉRIEUSE



Les progrès importants réalisés par l'avance alliée en Tunisie ne met plus en doute l'issue de cette campagne. Le nettoyage définitif des côtes africaines rendra possible dans un avenir proche la navigation alliée en Méditerranée. Mais cette navigation ne pourra être entreprise dans des conditions suffisantes de sécurité que lorsque les îles de Pantellaria, de Lampedouse et de Linosa seront occupées à leur tour.

Pantellaria, la plus importante de ces trois îles, se trouve située à mi-chemin entre la Tunisie et la Sicile (à 100 kilomètres environ de l'une et de l'autre). Sa position géographique gouverne, du point de vue militaire, tout le détroit de Sicile. C'est donc une menace que les Alliés devront enrayer le plus vite possible.

Les Italiens ont toujours entouré l'île de Pantellaria d'une atmosphère de mystère. Ils en ont toujours défendu l'accès aux visiteurs. Leur propagande a fait croire que cette île fortifiée peut fermer à tout moment la navigation en Méditerranée.

La réalité est tout autre. L'îlot de Pantellaria mesure exactement 13 kilomètres de longueur sur 9 de largeur et n'abrite que quelques milliers d'habitants. C'est un terrain rocheux et abrupt qui s'élève à son point central à quelque 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui ne se prête pas beaucoup à des buts offensifs. Il est même impossible d'y établir un bon mouillage d'hydravions. Les Italiens en avaient fortifié la partie nord-est, pour protéger leurs voies de communications entre la Sicile et la Tripolitaine.

L'îlot et son modeste aérodrome — où s'est posé une fois Mussolini au cours d'une visite spectaculaire — est éminemment vulnérable à une aviation qui partirait de la côte africaine. Il faut exactement une dizaine de minutes pour y parvenir !

La Tunisie occupée, un débarquement pourra être effectué à tout moment sur ce rocher, qui peut servir ainsi de tremplin pour une offensive contre la Sicile.

La Bulgarie

PAYS AGRESSIF ?

A la rencontre du roi Boris de Bulgarie avec le chancelier Hitler il y a quinze jours, a succédé cette semaine le départ du Field-Marshal Keitel, chef de l'état-major allemand, pour Sofia. Keitel serait accompagné de M. Speer, ministre des Armements.

Ces deux voyages indiquent clairement que l'Allemagne n'a pas renoncé à l'espoir de voir la Bulgarie se ranger définitivement à ses côtés, les armes à la main.

Quoi qu'il en soit, l'entrevue Hitler-Boris a été précédée d'une autre : c'est celle qui réunit — après dix ans de séparation et de malentendus — l'ex-roi Ferdinand de Bulgarie et son fils. Hitler aurait demandé à Ferdinand — qui habite Wiesbaden, en Allemagne, depuis son abdication — de convaincre le roi Boris du profit que retirerait la Bulgarie d'une collaboration plus effective avec l'Allemagne nazie. Il aurait chargé le Vieux Renard — c'est le titre qu'on donne à l'ex-roi — de déclarer sans embages à son fils que, depuis l'adhésion au pacte tripartite, la Bulgarie n'avait pas montré beaucoup d'enthousiasme à remplir le rôle qui lui avait été dévolu dans l'Ordre Nouveau de Hitler.

Le Vieux Renard se rendit par conséquent à Sofia et accomplit la mission qui lui avait été confiée. Mais le roi Boris semble avoir résisté au projet d'une guerre avec la Russie.

Les observateurs politiques expliquent l'attitude de la Bulgarie par le fait qu'elle n'a rien à demander à la Russie. Son objectif serait la récupération de la Dobroudja roumaine et de la Thrace turque. La Bulgarie a depuis toujours désiré, en outre, un débouché sur la mer Egée. Or, ces ambitions ont été réalisées en majeure partie par l'occupation de la Grèce et le dépècement de la Roumanie. Reste la Thrace turque.

Hitler se contenterait, à tout prendre, d'une guerre turco-bulgare qui aurait pour conséquence — entre autres — d'immobiliser une grande armée britannique dans le Proche-Orient.

POUR GAGNER LA PAIX

Nous avons gagné la dernière guerre sur les champs de bataille, mais nous l'avons perdue à la table de la paix. Ce crime sera-t-il répété ? Cela aura certainement lieu si nous restons, comme aujourd'hui, aussi tragiquement peu préparés à récolter les fruits de la victoire.

« Gagnons la guerre d'abord, et nous causerons après. » Cette erreur est trop souvent entendue. Erreur dangereuse, car la paix et la guerre ne peuvent être séparées. En temps de guerre, le choix d'un plan de paix peut constituer une arme aussi puissante qu'une flotte entière de bombardiers. Les pays alliés sauront qu'ils s'acheminent vers un monde gouverné par la loi et non par la force et seront bien plus unis. Nos ennemis, une fois qu'ils seront convaincus que la paix — même une paix sévère — ne signifie pas l'annihilation, seront mûrs pour les divisions internes et, par là, plus près de la défaite.

LA GUERRE A LA GUERRE

La défaite de l'Allemagne et de ses alliés n'est pas suffisante. Les peuples libres veulent savoir, dès maintenant, pour quel monde ils combattent. Nous devons offrir à tous les peuples, alliés, ennemis ou neutres, un idéal positif. La base de cet idéal est notre détermination passionnée que la guerre n'éclate plus jamais entre les nations.

Il y a eu, bien entendu, beaucoup de paroles autour des buts de paix. La plupart d'entre elles sont enveloppées de fumée, consistent en des rêves, de nobles déclarations ou de vagues bonnes résolutions. Nos gouvernements ont des plans, mais ce ne sont des plans, hélas, que pour faire des plans.

Le président Roosevelt et M. Churchill, dans la Charte de l'Atlantique, ont déclaré que « les nations du monde doivent abandonner l'emploi de la force ». Mais ils ne disent pas exactement comment cela sera accompli. Tout ce qu'ils proposent, c'est que les agresseurs soient désarmés « *en attendant* l'établissement d'un système élargi et permanent de sécurité générale ».

On se demande pourquoi « en attendant » ? Pourquoi la Charte de l'Atlantique, pourquoi les autres déclarations officielles faites depuis ne décrivent-elles pas ce « système de sécurité générale » et le remettent-elles à un avenir brumeux, éloigné ? La réponse n'est que trop claire : c'est *parce que nos hommes d'Etat n'ont pas encore à l'esprit un plan compréhensif et bien dessiné.*

Et pourquoi n'en ont-ils pas ? La raison, à mon sens, ne fait pas de doute : c'est parce qu'ils ne peuvent pas résoudre les deux dilemmes qui firent échouer les tentatives des premiers architectes modernes de la paix.

Dilemme n° 1 : Comment créer un gouvernement international assez fort pour maintenir l'ordre dans le monde, et éviter en même temps une immixtion dans les libertés essentielles des nations souveraines ?

Dilemme n° 2 : Comment désarmer chaque nation de manière à créer une puissante force de police mondiale, et cependant empêcher cette force de devenir un instrument de tyrannie ?

Jusqu'à ce que ces deux dilemmes capitaux soient résolus, et je suis sûr qu'ils peuvent l'être, le monde ne connaîtra jamais la sécurité. Une fois que nous les aurons résolus, nous pourrons jeter les fondements d'une paix durable. Mais nous devons commencer à bâtir cette paix *dès maintenant*, alors que les Etats-Unis sont forts et que les autres puissances alliées ont confiance en eux, car nous savons par expérience les difficultés qu'une telle tâche comporte, lorsqu'elle est abordée pour la première fois à la conférence de la paix.

Je déclare que ces dilemmes peuvent être résolus, parce que j'en vois clairement la solution.

Depuis 1939, quand il était évident que la guerre s'approchait à grands pas, j'ai consacré le plus clair de mon temps à l'élaboration d'un plan général, détaillé, basé non seulement sur les réalités politiques et économiques, mais aussi bien sur les réalités psychologiques et militaires. Ce plan n'est pas utopique, dans le sens qu'il ne pourrait réussir que si les hommes étaient meilleurs qu'ils ne sont. Il n'est pas non plus impraticable : trop de personnes douées d'expérience et de sens politique se sont accordées sur ses parties essentielles.

Je pense que ce projet destiné à faire la guerre à la guerre nous évitera la répétition d'un nouveau cataclysme et nous permettra de déblayer les ruines résultant de la conflagration actuelle pour reconstruire un monde viable.

par ELY CULBERTSON

Ely Culbertson, créateur du Plan pour une Organisation du Monde exposé ici, est un homme quasi universel. Son père, un ingénieur de mines américain, avait fondé la Société des puits de pétrole de Grozny, dans le Caucase ; sa mère était la fille d'un général de Cosaques. Il a passé son enfance en Russie. Encore jeune adolescent, il subit le « knout » des soldats du tsar et fut enfermé dans une geôle avec ses autres camarades révolutionnaires. Chaque jour, une fournée de prisonniers était envoyée au poteau d'exécution. C'est là que, dans l'attente de la mort, Ely Culbertson apprit la religion de l'humanité et commença à jouer au bridge avec concentration et talent.

Bien qu'il soit réputé à travers le monde surtout pour sa systématisation du bridge-contrat, Culbertson ne s'adonne aux cartes que par amusement. Sa vraie vocation l'a toujours amené à réfléchir sur la psychologie des foules et des nations. Pendant vingt ans, il s'est appliqué à étudier la manière dont les hommes se comportent et a essayé de découvrir ce qui pouvait être fait pour qu'ils vivent plus noblement et plus intelligemment. A ce problème, il a apporté la même lucidité et la même ingéniosité que celles qui lui ont permis de résoudre celui du bridge.

La passion de connaître, le désir de comprendre l'humanité et de contribuer à son bonheur ont toujours hanté l'esprit de Culbertson, tout au long d'une vie riche et active. Ely Culbertson considère le plan qu'il propose comme le fruit du travail de toute une vie.

11 FÉDÉRATIONS RÉGIONALES

Avant la guerre, chacun des 70 pays indépendants du monde vivait à l'intérieur de ses propres frontières, protégé des orages du dehors par la cloison légère de sa propre souveraineté. Nombre d'architectes de la paix avaient créé un édifice qu'ils croyaient devoir être plus solide, dans lequel les nations étaient placées sous le toit unique d'un Parlement mondial.

Cet édifice n'était autre que la Ligue des Nations. Bien qu'il se fût écroulé en raison de la faiblesse de sa structure, son échec n'est que temporaire. Son esprit initial devra être restauré et il triomphera dans une autre Fédération Mondiale qui reprendra et imposera son principe fondamental, à savoir la suprématie de la loi internationale sur l'anarchie des nations individuelles. Telle est la signification réelle du combat titanesque entre les Wilsons éternels et les Hitlers éphémères.

Je propose une telle Fédération Mondiale, mais fondée sur une nouvelle base viable. Dans ce plan, entre les nations diverses et le gouvernement de la Fédération Mondiale s'interposera un organisme intermédiaire qui supprimera les difficultés et les dangers des souverainetés indépendantes, en les groupant en onze Fédérations Régionales. Chacune de celles-ci formera une unité économique ; elle sera, en outre, cimentée par un héritage commun d'histoire, de culture et de langage. Les Etats souverains de chacune de ces fédérations régionales seront rassemblés dans un gouvernement régional établi sur le modèle de la Fédération Mondiale. Chaque Etat est libre de s'y joindre ou non ; et il peut se réunir à n'importe quelle fédération voisine.

Je propose d'organiser le monde en onze Fédérations Régionales, comme suit :

AMERICAINE : Les Etats-Unis et les 20 républiques américaines latines.

ANGLAISE : Le Royaume-Uni et les Dominions britanniques.

LATINE-EUROPEENNE : La France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la Belgique.

NORD-EUROPEENNE : L'Allemagne, l'Autriche, la Hollande, la Scandinavie et la Finlande.

EUROPEENNE CENTRALE : La Pologne, la Lithuanie, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et les Balkans.

EUROPEENNE ORIENTALE : La Turquie, l'Iran, l'Afghanistan, la Syrie, l'Arabie, la Palestine et l'Egypte.

RUSSE : L'Union Soviétique qui constitue un continent en soi.

CHINOISE : La Chine restaurée dans ses frontières, y compris toutes les anciennes concessions, plus la Corée souveraine.

JAPONAISE : Le Japon, diminué de toutes ses conquêtes.

HINDOUE : Les Indes, avec le statut de Dominion.

MALAISIENNE : Les Philippines, les Indes Néerlandaises (sous la souveraineté des Pays-Bas), l'Indochine (sous la souveraineté française), le Thaïland et les îles du Pacifique occidental.

FÉDÉRATION MONDIALE

A l'instar du gouvernement des Etats-Unis, la Constitution de la Fédération Mondiale doit comprendre trois pouvoirs : l'exécutif, le législatif et le judiciaire. Le président de ce gouvernement est choisi dans chaque Fédération Régionale à tour de rôle, en commençant par la Fédération Américaine, pour un mandat de six années. Un organisme exécutif est formé en choisissant des membres au sein de chacune des onze Fédérations Régionales. Une Cour Suprême interprète la Constitution de la Fédération ; une Cour Mondiale d'Equité traite de tous les différends économiques ou territoriaux entre les nations.

Mais cette organisation n'est pas destinée à être un « super-gouvernement ». Ceux de ses pouvoirs qui sont imposés au moyen d'une force militaire sont strictement limités à un seul objet : défendre et prévenir la guerre. Aucune nation n'abandonne les attributs essentiels de sa souveraineté, à l'exception d'un seul : le droit de faire la guerre. Et cependant, c'est un droit que toutes les nations seraient prêtes à céder après la victoire, si elles étaient raisonnablement assurées que, ce faisant, leur sécurité ne serait pas compromise. Telle est dans ses grandes lignes la solution du dilemme n° 1.

LA POLICE MONDIALE

Pour empêcher l'agression, la Fédération Mondiale doit disposer d'une force imposante. Mais les puissantes nations accepteraient-elles de désarmer et de placer leurs destinées entre les mains d'une armée internationale, qui pourrait un jour devenir une espèce de garde prétorienne tyrannique ? C'est *de la manière* dont une telle Force de Police Internationale sera organisée, que dépendra la paix du monde pour des générations.

Je crois que l'obstacle même qui s'est toujours dressé devant la constitution d'une Sécurité Collective armée, c'est-à-dire le nationalisme, peut être employé comme un stimulant pour réaliser une pareille armée. Le nationalisme, source de tant de bien et de tant de mal, ne peut pas être aboli ; mais de son poison même, l'on peut tirer un antidote contre la guerre. Il faudrait, pour y arriver, *former une armée, composée et répartie suivant une nouvelle technique*, que j'appellerais celle du principe des forces proportionnelles.

Aujourd'hui, les nations qui sont petites ou industriellement inférieures ne peuvent pas se défendre contre les tanks, les cuirassés, les avions et l'artillerie lourde. La puissance ne va qu'à ceux qui possèdent ces armements lourds et les moyens de les construire. En conséquence, dans l'âge de la paix à venir, les armements doivent être le monopole exclusif de la Force de Police Internationale.

Celle-ci sera constituée de *Contingents Nationaux*, gardés en réserve dans leur pays d'origine, et d'un *Corps Mobile*, représentant les troupes de choc qui seront les premières à entrer en action contre un agresseur éventuel. Les onze Contingents Nationaux seront recrutés par quote-part parmi les onze Fédérations Régionales. La possession et la construction des armements lourds seront réparties exactement sur la même base.

Dans chacun de ces pays, aucune autre formation militaire ne sera autorisée, à l'exception des forces de police locales lesquelles ne disposeront pas d'armes plus lourdes que des mitrailleuses. Chaque Contingent National, quoique entretenu et payé par le gouvernement de la Fédération Mondiale, n'est astreint à exécuter les ordres de cette dernière que dans le cas d'une menace de guerre.

En temps de paix, il reste une force armée nationale dépendant de son propre pays, stationnant dans son territoire, et entraînée suivant ses propres traditions militaires. Ses soldats, marins et aviateurs feront serment de s'opposer à l'agression non seulement si la nation dont ils font partie est attaquée, mais aussi si la Fédération Mondiale le leur ordonne.

Le Corps Mobile, à la différence des Contingents Nationaux, constituera la propre armée du Gouvernement Mondial, soumise à ses ordres et à son contrôle à tout moment. Il sera recruté parmi les petites nations seulement, et divisé en plusieurs unités de terre, de mer et des airs, composées chacune de membres de même nationalité, et équipées d'armements lourds. Ces unités seront concentrées aux points stratégiques, de préférence dans des îles, pour prévenir dans certaines zones tout trouble éventuel.

Voici d'ailleurs dans quelle proportion seront composés les Contingents de la Police Mondiale :

Etats-Unis	20 %
Angleterre	15 %
Russie	15 %
France, Allemagne, Pologne, Turquie, Chine, Indes — chacune	4 %
Malaisie (provisoirement sous contrôle américain)	2 %
Japon	2 %
Une quote-part collective recrutée parmi les petits Etats	22 %

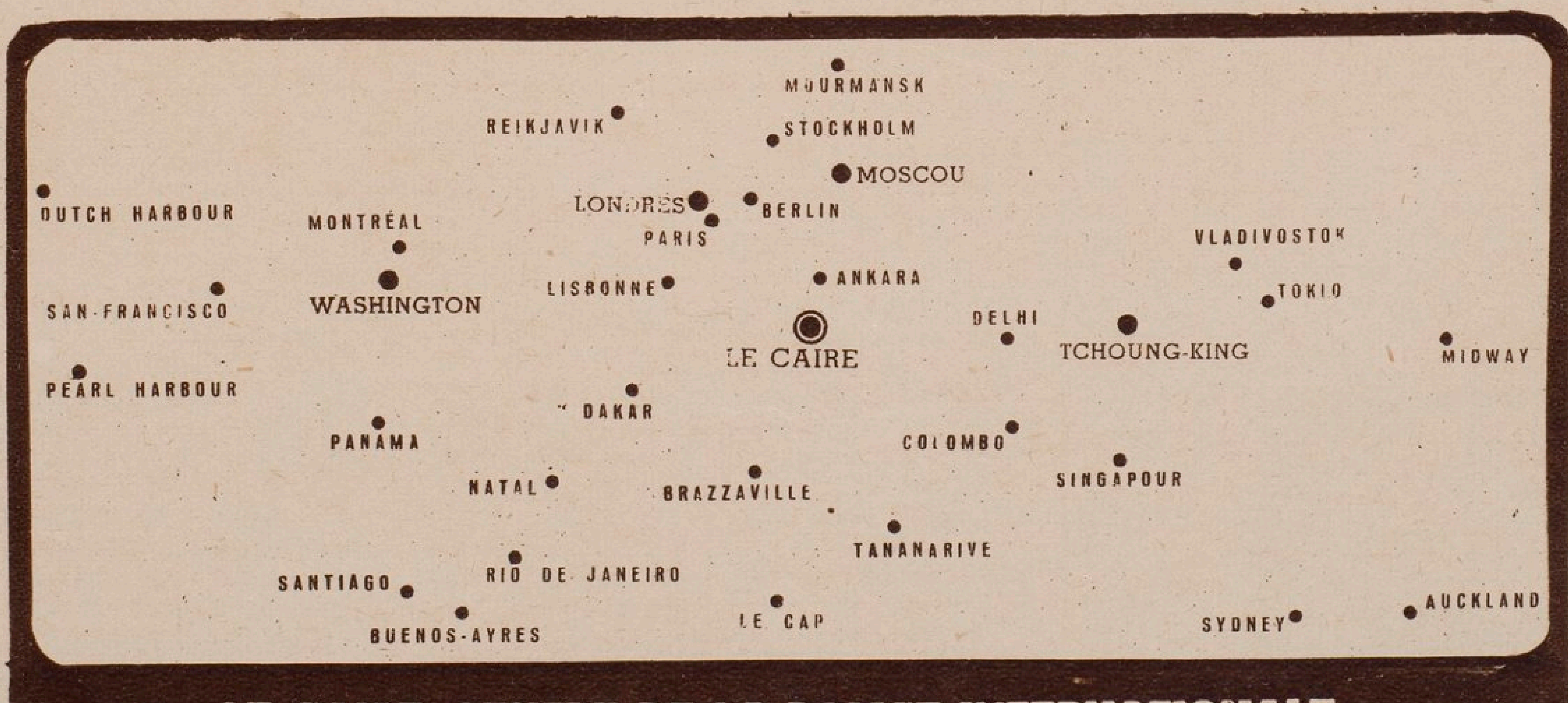
Cela fait un total de 100 %.

Pour la première fois dans l'histoire, ainsi qu'il ressort de ce tableau, toutes les petites nations, qui individuellement ne pourraient pas disposer d'une fraction même d'une telle force, deviendront collectivement la plus grande puissance militaire du monde, et les perpétuels alliés des grandes puissances antimilitaristes. Ainsi, la révolution industrielle, qui a virtuellement désarmé les nations plus faibles, les aura réarmées au service d'une paix durable.

Il est psychologiquement certain que le Corps Mobile, recruté parmi ces nations dont l'existence même dépend de la Fédération Mondiale, sera toujours aux côtés de la Fédération, et courra à l'aide de n'importe quel Etat attaqué par un agresseur.

Il est non moins certain que les Contingents Nationaux, étant stationnés dans leur pays d'origine, et dirigés par des hommes de même nationalité, ne se retourneront jamais contre leur mère-patrie pour aider à des actions illégales de la Fédération Mondiale. Mais ils pourront entrer en action contre tout agresseur *sans le consentement* de leur propre gouvernement national. Ainsi, la force des Contingents Nationaux agira toujours comme une sorte d'alliance défensive permanente.

De cette manière, le second grand dilemme est résolu par ce plan. Les nations, en tant qu'elles forment des égoïsmes antagonistes ou des individualités isolées, sont effectivement désarmées ; cependant, elles restent collectivement assez fortes non seulement pour prévenir des guerres d'agression, mais pour résister à la tyrannie possible de la force militaire d'un Super-Etat.



LE CAIRE, CENTRE DE LA POLICE INTERNATIONALE

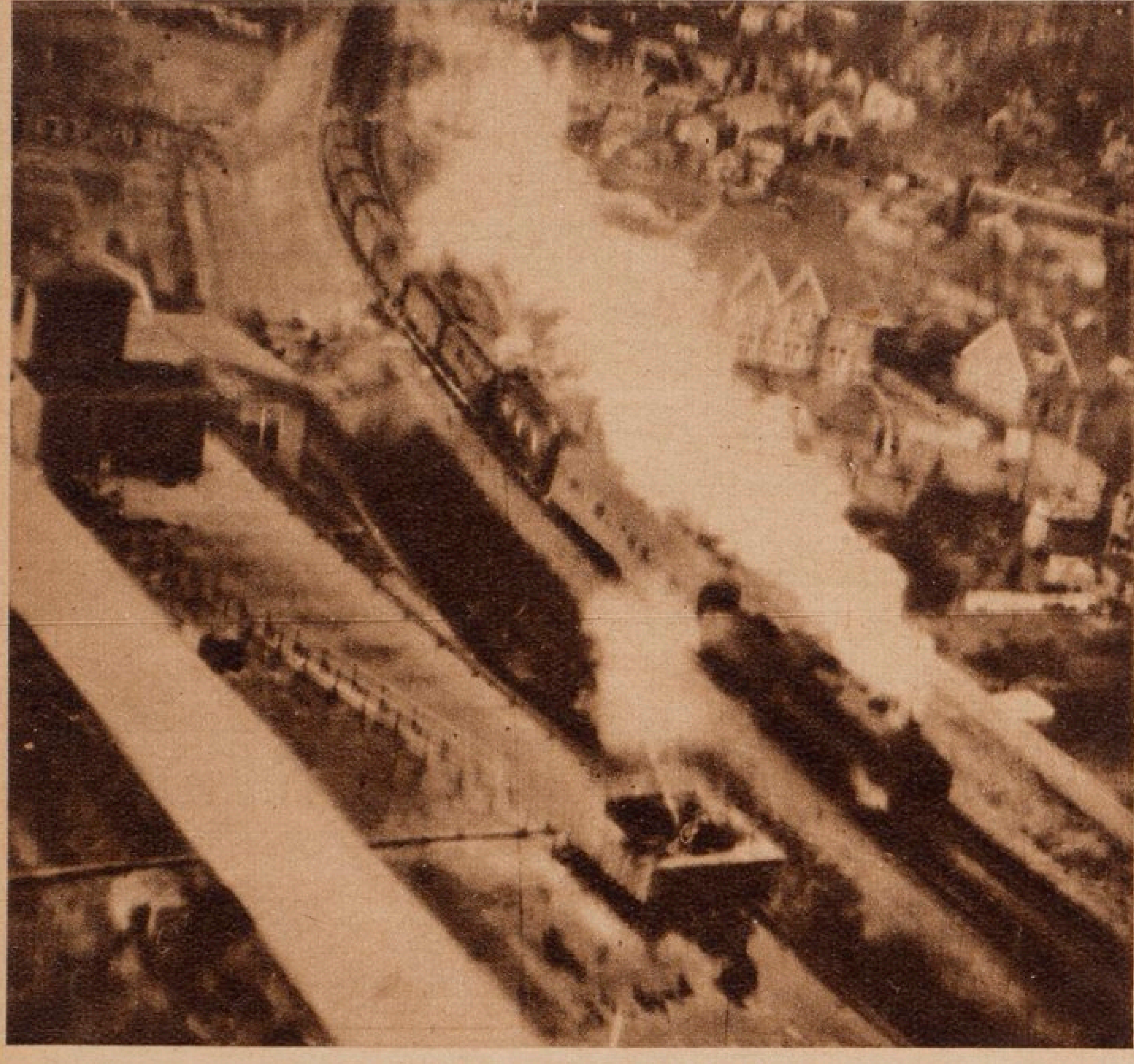
La carte aérienne de l'avenir est une carte où ne figureront que les villes et les aérodromes. La révolution totale des moyens de transport rendra inutiles tous les détails qui sont représentés sur les cartes actuelles, tels que les mers, les fleuves, les côtes et les montagnes. Dans la nouvelle mappemonde, Le Caire occupe un emplacement privilégié. Situé à une égale distance de Mourmansk (au nord) et du Cap (au sud), et à une distance presque égale entre Tokio (à l'est) et San Francisco (à l'ouest), il pourrait servir de siège idéal pour le Corps Mobile de la Police Internationale, dont la création est suggérée par Ely Culbertson. L'après-guerre verra-t-elle la réalisation du plan Culbertson et de la suggestion de Me Fikri Abaza, que nous avons commentée la semaine dernière ?

IMAGES-ACTUALITES



ILS DEMANDENT A SE RENDRE...

Un groupe de soldats italiens sur la route Gabès-Gafsa, en Tunisie, se renseignent auprès d'officiers alliés sur le moyen de se rendre. Abandonnés par les Allemands qui ont emporté tous leurs véhicules, ils ont cessé le combat et ne demandent qu'à se constituer prisonniers.



RAID SUR LA HOLLANDE

Voici une remarquable photo prise à bord d'un Mosquito en train d'effectuer un raid dévastateur sur une région industrielle de Hollande. On remarquera, au premier plan, un canon antiaérien installé sur un promontoire en bois, en train de tirer sur les avions alliés.



KALININE DÉCORE DEUX OFFICIERS SOVIÉTIQUES

M. Kalinine, président du Soviet Suprême, décore le général Rokossovsky qui, à la tête de ses troupes, liquida la 6ème armée allemande à Stalingrad. L'officier reçoit sa décoration des mains de M. Kalinine.



LE LION DE M. CHURCHILL

A son retour d'Afrique du Nord, M. Churchill a accepté le présent que lui offrit le possesseur de ce lion majestueux, M. George Thompson, de Pinner. Le Premier Ministre se déclara très touché du don, mais objecta qu'il ne pourrait le faire transporter à Downing Street ! Tout au plus, lui rendrait-il souvent visite dans sa cage au jardin zoologique.



Le roi Gustave aime préparer son thé lui-même.



Une photo intime du roi Gustave en train de déjeuner.

GUSTAVE V

un roi qui n'est plus sans histoire

La presse se fait l'écho de réunions qui eurent lieu à Stockholm pour protester contre la violation de la neutralité suédoise, par le passage des troupes allemandes en Suède. Par ailleurs, la possibilité d'un débarquement allié en Norvège a soulevé une vive émotion dans le pays, car elle expose les Suédois à se trouver au centre d'un théâtre de guerre dévastateur. Pour un souverain qui se vantait d'être « un roi sans histoire », Gustave V doit être aujourd'hui bien embarrassé.



Agé de 84 ans, le roi Gustave V n'est plus un « roi sans histoire ». Un débarquement allié en Norvège exposerait les Suédois à se trouver au centre d'un théâtre de guerre. Le roi fait régulièrement des parties de chasse.

Depuis la guerre, le roi Gustave n'a guère changé sa façon de vivre. Dans le massif palais royal, érigé sur un bloc de granit, au cœur même de la capitale, les cérémonies continuent à se dérouler selon les règles les plus strictes de l'étiquette. Gustave V, « roi démocratique » et « président couronné », n'a jamais toléré qu'on plaisante avec le cérémonial d'usage. Que la terre tremble ou que l'Europe flambe, ce n'est pas à 83 ans qu'il commencera à admettre un relâchement qui lui a toujours fait horreur. Les gardes du palais présentent les armes, revêtus de la jaquette de cuir et de la cotte de mailles, comme au temps de Charles XII. Le Parlement est reçu comme d'habitude dans la Salle des Etats où le trône en argent, qui date du temps de la reine Christine, admiratrice de Descartes, se dresse sur une estrade surplombée par un immense dais à panache. Le protocole place comme d'habitude chacun selon son rang : au premier plan, les princes du sang ; au deuxième, les dignitaires, les aides de camp et les pages ; la liste des préséances contient près de 1.450 noms, et les dirigeants des syndicats y figurent immédiatement à la suite du maréchal du royaume.

PLUS DE TENNIS

Cependant, le roi Gustave ne joue plus au tennis qui était son sport favori. Il s'était laissé photographier, la raquette à la main, sur tous les courts d'Europe. Le monde entier savait que, pendant les vacances qu'il prenait chaque année sur la Côte d'Azur, il jouait tout le temps au tennis. Tous les journaux avaient publié la photo où on le voyait côte à côte avec Suzanne Lenglen, la fameuse championne mondiale.

— A gauche, Sire, tenez-vous plus à gauche ! lui avait-elle crié un jour, dans la fièvre du jeu.

— C'est précisément ce que me dit mon Président du Conseil, avait répondu Gustave V.

Gustave V n'est certes pas un roi sans histoire. Lorsqu'en 1907, à l'âge de 49 ans, il monta sur le trône, son royaume était en pleine crise sociale. Le parti socialiste venait d'obtenir des succès considérables. Deux essais de grève générale avaient en partie réussi. Les capitalistes et les propriétaires terriens, surtout ces derniers qui constituent encore à présent l'élément conservateur du peuple suédois, se cabraient. La guerre des classes était déclarée. La lutte politique se déchaînait cruellement au Parlement et dans le pays.

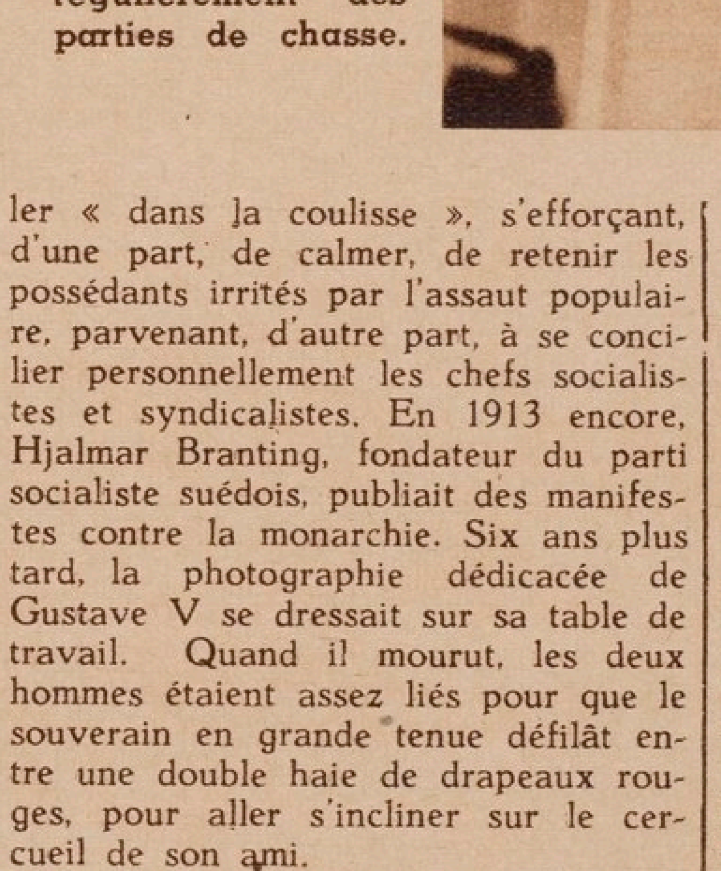
Après avoir accompli le geste symbolique de renoncer à la cérémonie du couronnement qui était, déclare-t-il, « en opposition avec l'esprit de l'époque », il commença lentement, patiemment, sans grands gestes, à travailler « dans la coulisse », s'efforçant, d'une part, de calmer, de retenir les possédants irrités par l'assaut populaire, parvenant, d'autre part, à se concilier personnellement les chefs socialistes et syndicalistes. En 1913 encore, Hjalmar Branting, fondateur du parti socialiste suédois, publiait des manifestes contre la monarchie. Six ans plus tard, la photographie dédicacée de Gustave V se dressait sur sa table de travail. Quand il mourut, les deux hommes étaient assez liés pour que le souverain en grande tenue défilât entre une double haie de drapeaux rouges, pour aller s'incliner sur le cercueil de son ami.

POUR LA PAIX

Un autre problème d'une extrême gravité se posait au moment où le roi Oscar II étant cloué au lit par la maladie dont il devait mourir, Gustave V se préparait à monter sur le trône.

Les rapports entre la Norvège et la Suède qui constituaient jusque-là deux provinces d'un même royaume, le royaume de Suède et de Norvège, étaient parvenus au point extrême de la tension. Pour la première fois de sa vie, le futur roi se trouva donc dans l'alternative de choisir entre la paix et la guerre. Il préféra, malgré son sentiment personnel, perdre son prestige et conserver la paix.

En 1915, pour la seconde fois de sa vie, le roi Gustave V dut choisir entre la guerre et la paix. A plusieurs reprises, le prince de Bade se rendit à la Cour de Suède. Il était chargé par l'empereur Guillaume d'obtenir que la Suède entrât en guerre aux côtés de l'Allemagne. Les avantages offerts par l'émissaire germanique étaient séduisants. D'autres rois, d'autres peuples se sont laissé griser par les offres allemandes. Les adhésions au projet allemand étaient nombreuses. Mais le ministre des Affaires Etrangères, M. Knut Wallenberg, restait obstinément opposé à l'aventure. Gustave V, malgré l'insistance de ses proches et des plus grands noms de l'aristocratie suédoise, soutint résolument son ministre des Affaires Etrangères et éluda poliment les propositions de son cousin.



LE ROI TEMPORISE

Aujourd'hui, le problème est le même, mais ses données en sont quelque peu différentes. En 1907, en 1915, c'était une majorité de militaires et de conservateurs nationalistes qui voulaient la guerre. En 1943, c'est le socialisme dans lequel s'était incarné le pacifisme suédois, qui réclame des canons, des avions et des mesures de mobilisation. Ce problème n'est pas résolu. Gustave V prêche, comme il l'a fait toute sa vie, la pondération. Il a tenu d'abord la balance égale entre les partisans de l'intervention — en Finlande, par exemple — et ceux de la non-intervention. Il a fait savoir qu'il penchait pour le moment pour le maintien de la neutralité, et si quelques personnalités politiques ont protesté, tous les partis, des conservateurs aux sociaux-démocrates, se sont inclinés. Il temporise. Il estime malgré tout que la guerre n'est pas inévitable tant qu'elle n'a pas été imposée, au sens le plus rigoureux du terme, par l'adversaire.

Il est d'accord en cela avec Per Albin Hansson, son président du Conseil, homme lent à l'action, mais plein de bon sens, auquel l'expérience a appris qu'aucune situation n'est sans issue. Il est moins brillant et moins populaire que Richard Sandler, mais le roi le préfère sans doute à celui-ci ; il représente l'opinion moyenne suédoise, socialiste réformiste et pacifiste, qui ne s'adapte que lentement et douloureusement à la nouvelle situation.

SECRET MILITAIRE

C'est Mrs Roosevelt qui raconte cette histoire après son retour de Grande-Bretagne. Les Churchill l'avaient retenue un jour à dîner. A table, M. Churchill dit tout à coup :

— Les Alliés ont débarqué ce matin en Afrique du Nord.

— Mais, répondit sa fille Sarah, je le savais depuis déjà plusieurs semaines. C'est moi qui déchiffrais la correspondance chiffrée entre la R.A.F. et l'aviation américaine.

— Mais tu ne m'en as jamais parlé, fit le Premier Ministre étonné.

— C'était un secret militaire et je croyais que vous l'ignoriez, répliqua Sarah en continuant de manger.

AVEC MIHAILOVITCH

et ses guérilléros

C'est en mars de 1941 que le major Stephen Barrett, de l'Intelligence Service, se mit dans les rangs de l'armée de Draza Mihaïlovitch, avec sa garde en haillons et les milliers de paysans, d'artisans inconnus, d'intellectuels qui se battaient malgré tous les obstacles, dans les montagnes de Yougoslavie. Il savait qu'il était au cœur de la cellule-mère de la nouvelle Europe. Si ces Yougoslaves et les peuples des régions environnantes pouvaient se battre et tuer et mourir ensemble, côte à côte, ils pouvaient à coup sûr travailler et construire et vivre ensemble dans l'avenir.

De sa randonnée, l'écrivain Paul Tabori a fait un livre, un passionnant roman d'aventures, « The ragged Guard », dont nous extrayons les passages suivants à l'occasion de l'anniversaire de l'agression allemande contre la Yougoslavie.

Ils firent un grand détour autour de Valyevo qui, reprise par les Allemands, devait être sûrement gardée. La route montait. C'était une route détestable et Furka faisait des miracles d'adresse pour la suivre.

Un mille avant Razana, ils furent arrêtés par un commandement sec et guttural.

Les passagers disparurent dans leurs sacs. Une lampe brilla. Furka, en réponse, alluma ses phares. Un officier allemand et deux soldats se tenaient au milieu de la route.

— Où allez-vous ?

— Ce sont des secours urgents pour Uzice, Herr Major, répondit Furka.

— Uzice ? Vous êtes fou ? Les avant-postes des bandits sont à un kilomètre plus bas sur cette route. Non seulement Uzice, mais Kosjeriči est aussi entre leurs mains. Retournez tout de suite. Reprenez vos affaires à Valyevo.

— Mais, Herr Major...

— Silence ! Montrez-moi vos papiers !

Furka se baissa et donna un grand coup de volant en accélérant à fond. Le camion bondit. L'officier et les deux soldats sautèrent pour l'éviter. Un cri de douleur de l'officier blessé par le camion, puis des coups de revolver. Furka accéléra et, empruntant les détours de la route, put s'échapper. Un autre groupe de soldats leur barra le passage. Il fonça, tandis que Barrett surveillait la route. Puis les cris et les coups cessèrent, et un silence s'appesantit sur eux.

COUP DE FEU

Il y eut un coup de feu soudain. Furka ne put s'arrêter, un pneu creva, et le camion dérapa, s'engagea vers le précipice qui bordait la route, les roues avant pendant dans le vide. Une centaine d'hommes étaient là, certains en uniforme de l'armée yougoslave, d'autres en vêtements de paysan, tandis qu'un vieux quidam était habillé bizarrement d'un frac d'alpaca noir.

— Sortez !

— D'où venez-vous ?

— De Belgrade.

— Où allez-vous ?

— Au quartier général du colonel Mihaïlovitch.

— Quoi ?

Tandis que Barrett s'expliquait avec le monsieur au frac, les « Tchetniks » avaient fouillé le camion et trouvé tous les hommes. Le camion fut remis sur la route, la roue changée, et ils partirent tous pour Uzice — quartier général de l'homme qui ne connaissait pas la défaite.

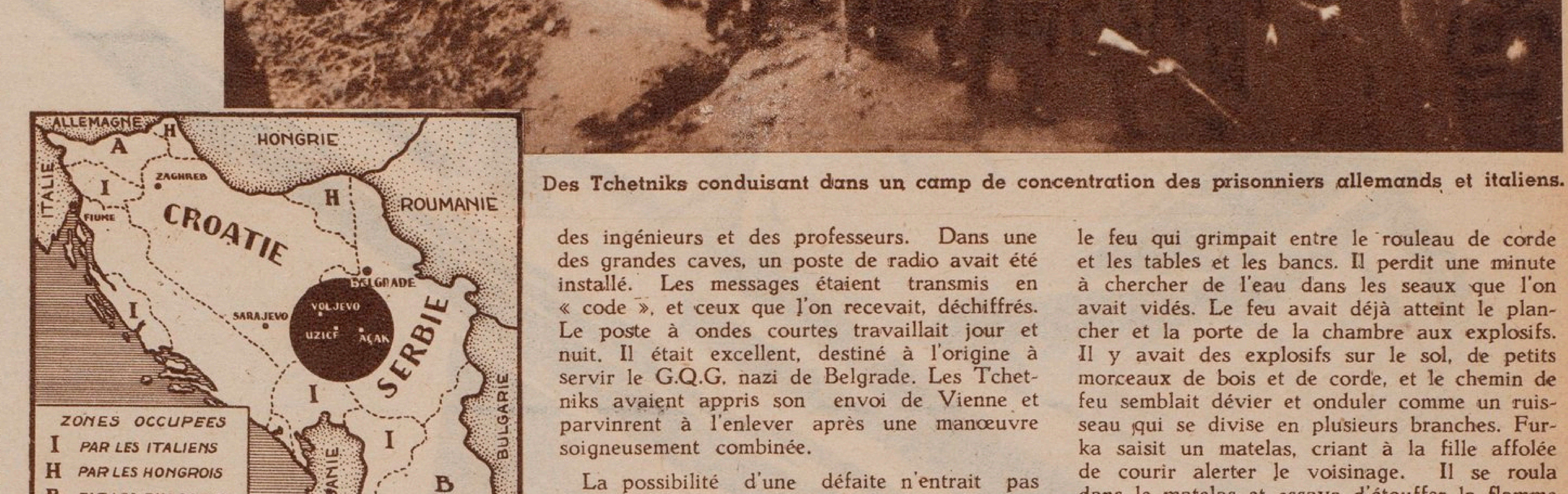
Uzice était un quartier général idéal. Sur la ligne de chemin de fer allant de Cacak à Sarajevo, située sur la jonction d'importantes grand'routes, placée entre le flanc de la montagne et la rivière Morava, elle pouvait être aisément défendue contre toute attaque par surprise.

Le pays alentour lui envoyait de la nourriture. Et, au creux d'un profond ravin, il était difficile aux bombardiers de l'approcher. Les Tchetniks, profitant de la nature généreuse, avaient agrandi les caves dans la montagne, créant des abris, et dans un moulin désaffecté, ils avaient installé une petite fabrique de munitions, qui avait permis d'armer tous ces soldats et ces hommes qui s'étaient ralliés à la cause, arrivant par les sentiers de campagne.

MIHAILOVITCH

Les meilleures lettres de créance de Stephen Barrett et de ses compagnons furent les trois caisses de médicaments et de vivres qu'ils avaient volées aux mess d'officiers à Sabac. Le colonel Mihaïlovitch leur dit :

— Je peux imaginer un grand nombre de tours que les nazis imagineraient pour me prendre avec mes hommes... Mais je ne peux croire qu'ils me donneraient justement les choses dont j'ai le plus besoin, pour introduire leurs agents dans mon camp...



Des Tchetniks conduisant dans un camp de concentration des prisonniers allemands et italiens.

Le cercle noir représente la partie du territoire yougoslave où se déroulent les combats des guérilléros du général Mihaïlovitch contre les forces occupantes.

— Vous nous permettrez de nous joindre à vous, mon colonel ?

— Mon cher, dit le colonel en souriant, il n'y a pas de chemin qui sorte d'Uzice. Ceux qui viennent doivent se battre et mourir avec nous... Je ne vous donnerai pas de poste spécial. Passez quelques jours avec nous et trouvez une place qui vous convienne. Puis venez me dire ce que vous voudriez faire. Nous avons besoin de chaque homme et de chaque femme qui est prêt à travailler avec nous.

Le docteur Petrovitch, qui était venu avec Stephen, trouva, dans l'hôpital dépourvu de tout secours, deux cents hommes blessés ou malades, qui attendaient des soins. Il se mit tout de suite à la tâche.

Un petit groupe d'aviateurs yougoslaves, qui avaient échappé à la destruction en masse de la force aérienne serbe, s'était réuni à Uzice. Ils n'avaient que de vieilles machines, de vieux « clous » irréparables. Ils installèrent pourtant une fabrique miniature et fabriquèrent un avion avec les restes de deux ou trois. Ils avaient volé trois ou quatre appareils à des aérodromes allemands et s'en servaient à tour de rôle. Ils fabriquaient aussi des bombes d'amateur, et attendaient l'ordre d'effectuer le premier raid de bombardement.

Stephen fut attaché à l'état-major organisé par le colonel Mihaïlovitch, où, à côté de soldats de carrière, l'on trouvait des fermiers, des ingénieurs et des professeurs. Dans une des grandes caves, un poste de radio avait été installé. Les messages étaient transmis en « code », et ceux que l'on recevait, déchiffrés. Le poste à ondes courtes travaillait jour et nuit. Il était excellent, destiné à l'origine à servir le G.Q.G. nazi de Belgrade. Les Tchetniks avaient appris son envoi de Vienne et parvinrent à l'enlever après une manœuvre soigneusement combinée.

La possibilité d'une défaite n'entrait pas dans l'idée des hommes d'Uzice, et c'est avec une joie manifeste qu'ils lisaient ou écoutaient les déclarations des nazis, suivant lesquelles les « rebelles et les bandits » avaient été complètement annihilés.

FABRIQUE DE MUNITIONS

Furka avait pris charge de la fabrique de munitions, point vital de l'organisation « tchetnik ». Il dormait à peine, errant le jour et la nuit pour prendre soin qu'aucun accident ne survienne. Car, si le feu se déclarait dans la fabrique, la caserne voisine flamberait comme une torche.

Un jour, dans sa ronde coutumière autour de la fabrique, il sentit une odeur particulière. Une odeur de fumée, toute proche. Il savait qu'à la forge l'on ne travaillait pas, car l'on était en train de trier du matériel capturé à l'ennemi ; ce n'était pas une odeur de cuisine, car l'on avait défendu de cuire des aliments dans un périmètre de cinq cents mètres. Il bondit vers la grande salle de la fabrique. Une jeune fille criait au milieu de la pièce, ses cheveux en flammes. Une lampe à acétylène sifflait par terre. Elle avait été renversée par un faux mouvement de la jeune fille, et ses cheveux s'étaient enflammés quand elle essaya de la reprendre. Déjà, un rouleau de corde brûlait. Des bancs et des établis en bois tout près risquaient de prendre feu. Furka se dirigea vers les seaux d'eau qu'il avait toujours remplis, alignés contre le mur. Il en prit un et voulut le vider sur la tête de la jeune fille. Folle de douleur et de peur, elle l'évita et se précipita vers la chambre aux explosifs. Furka l'accrocha et réussit à verser l'eau sur elle. Puis il se tourna pour éteindre le feu qui grimpait entre le rouleau de corde et les tables et les bancs. Il perdit une minute à chercher de l'eau dans les seaux que l'on avait vidés. Le feu avait déjà atteint le plancher et la porte de la chambre aux explosifs. Il y avait des explosifs sur le sol, de petits morceaux de bois et de corde, et le chemin de feu semblait dévier et onduler comme un ruisseau qui se divise en plusieurs branches. Furka saisit un matelas, criant à la fille affolée de courir alerter le voisinage. Il se roula dans le matelas et essaya d'étouffer la flamme avec le poids de son corps. Mais le feu se propagea vers la porte. Furka se jeta contre celle-ci et découvrit qu'elle était fermée à clé. Il portait toujours la clé dans sa poche... Il la chercha avec des doigts brûlés. Déjà la partie inférieure de la porte était en feu. Une fois de plus, il bondit vers un seau d'eau, sortant en même temps la clé de ses pantalons. S'il pouvait arracher la porte de ses gonds...

Puis il trébucha et tomba, se cognant la tête contre un des bancs. Le coup l'étourdit. Il serra les dents et se releva à moitié. Mais il était trop tard. Il vit un éclair aveuglant, le monde s'évanouit en particules enflammées et le sol se souleva sous lui. Puis vint le bruit, un grondement de tonnerre long et puissant, le cataclysme universel.

L'on enterra Furka et les douze hommes tués par l'explosion près de la rivière dans un bosquet.

La jeune fille, responsable du désastre, se joignit à des groupes de raids et, dans une expédition destinée à faire sauter un pont, fut tuée.

MISSION SPÉCIALE

Le colonel Mihaïlovitch réunit son état-major. Il discuta les conséquences de l'explosion. Une grande quantité d'équipements avait été détruite. Leur source d'armes et de munitions était tarie. Les Allemands le sauraient bientôt. Les Tchetniks devaient lever le camp et se réfugier à Zetska. Un plan détaillé fut élaboré pour la retraite. Le capitaine Raditch devait livrer des actions d'arrière-garde.

Mihaïlovitch retint Barrett.

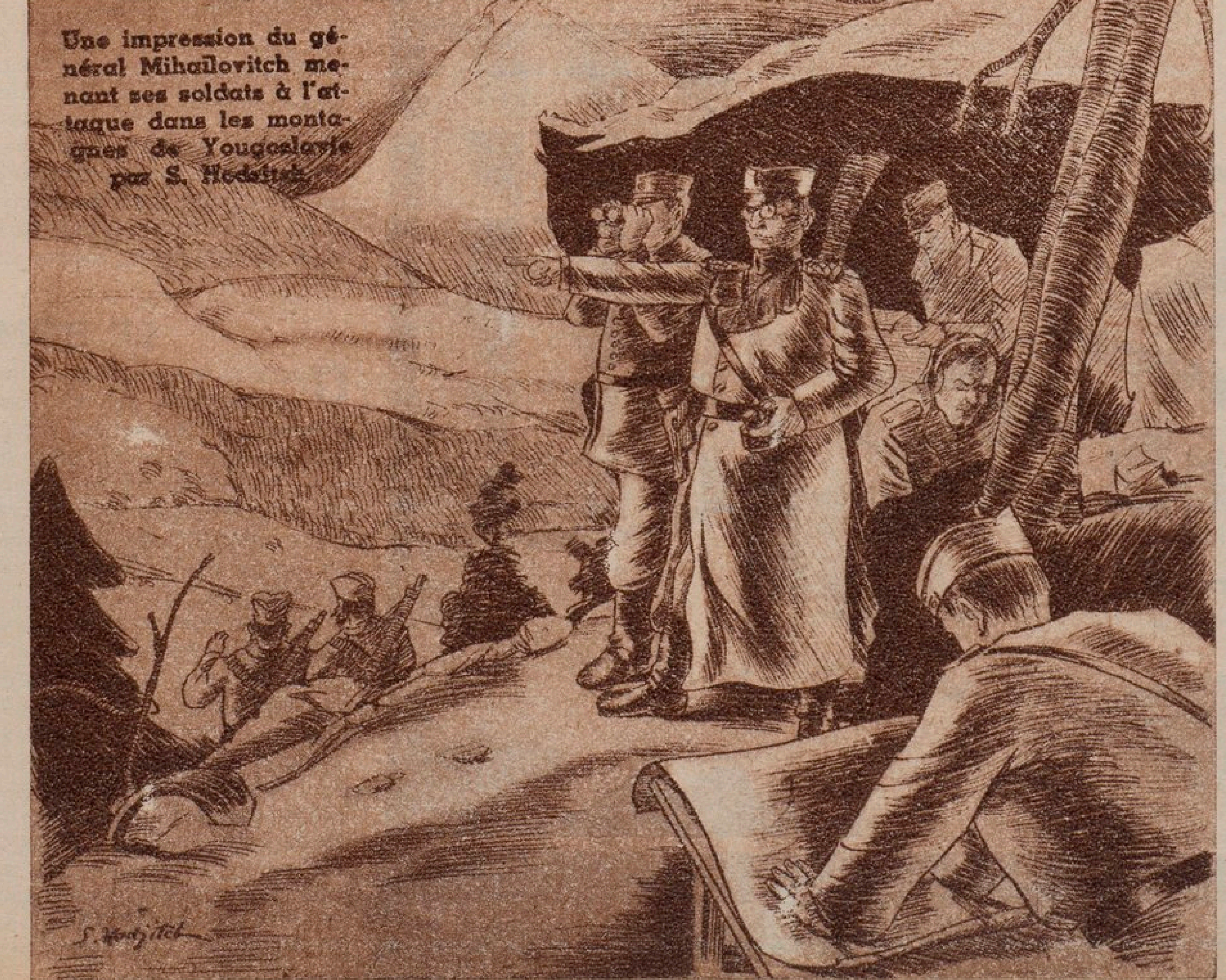
— J'ai une tâche spéciale pour vous et vos amis, dit-il.

— Oui, mon colonel, répondit Barrett.

— Je veux que vous alliez à Cetinje. Il y a des nouvelles récentes selon lesquelles les Monténégrins préparent une révolte organisée contre les Italiens. La mainmise de Mussolini est précaire, mais ils veulent quand même chasser la garnison italienne de la capitale. Je veux que vous leur disiez d'attendre jusqu'à ce que je leur fasse signe. Je pourrai peut-être leur donner de l'aide, et je ne veux pas qu'ils frappent trop tôt. Cette guerre contre la Russie drainera un nombre considérable de forces allemandes. Si nous attaquons les troupes qui restent en même temps à des points différents, ils ne pourront pas transférer des renforts d'un district à l'autre. Je veux que vous preniez tous les autres avec vous — car plus vous serez nombreux, plus vous aurez de chances de passer. Je dois vous dire franchement que, même comme cela, vos chances ne sont pas très bonnes. Vous devrez voyager sur environ deux cent vingt kilomètres de mauvaise route. Les Allemands et les Italiens ont de fortes garnisons en certains points. La vitesse est essentielle si vous voulez arrêter les Monténégrins à temps. Je vous donne un guide, mais je ne peux me passer d'aucun soldat. Voulez-vous demander à vos amis s'ils désirent partir ?

— Inutile de le leur demander, je suis sûr qu'ils estimeront que c'est un honneur que vous leur faites.

— Bien, vous pouvez partir cette nuit...



Une impression du général Mihaïlovitch menant ses soldats à l'attaque dans les montagnes de Yougoslavie par S. Hodaitch



LE MONDE DE DEMAIN

<u>Les découvertes faites en temps de guerre donneront un nouvel aspect à notre vie de demain. Dans tous les domaines, des transformations complètes métamorphoseront notre vie qui deviendra de ce fait plus confortable et plus plaisante.</u>

LE TOIT TRANSPARENT DE LA VOITURE AUTOMOBILE DE DEMAIN FAIT D'ALLIAGE PLASTIQUE.

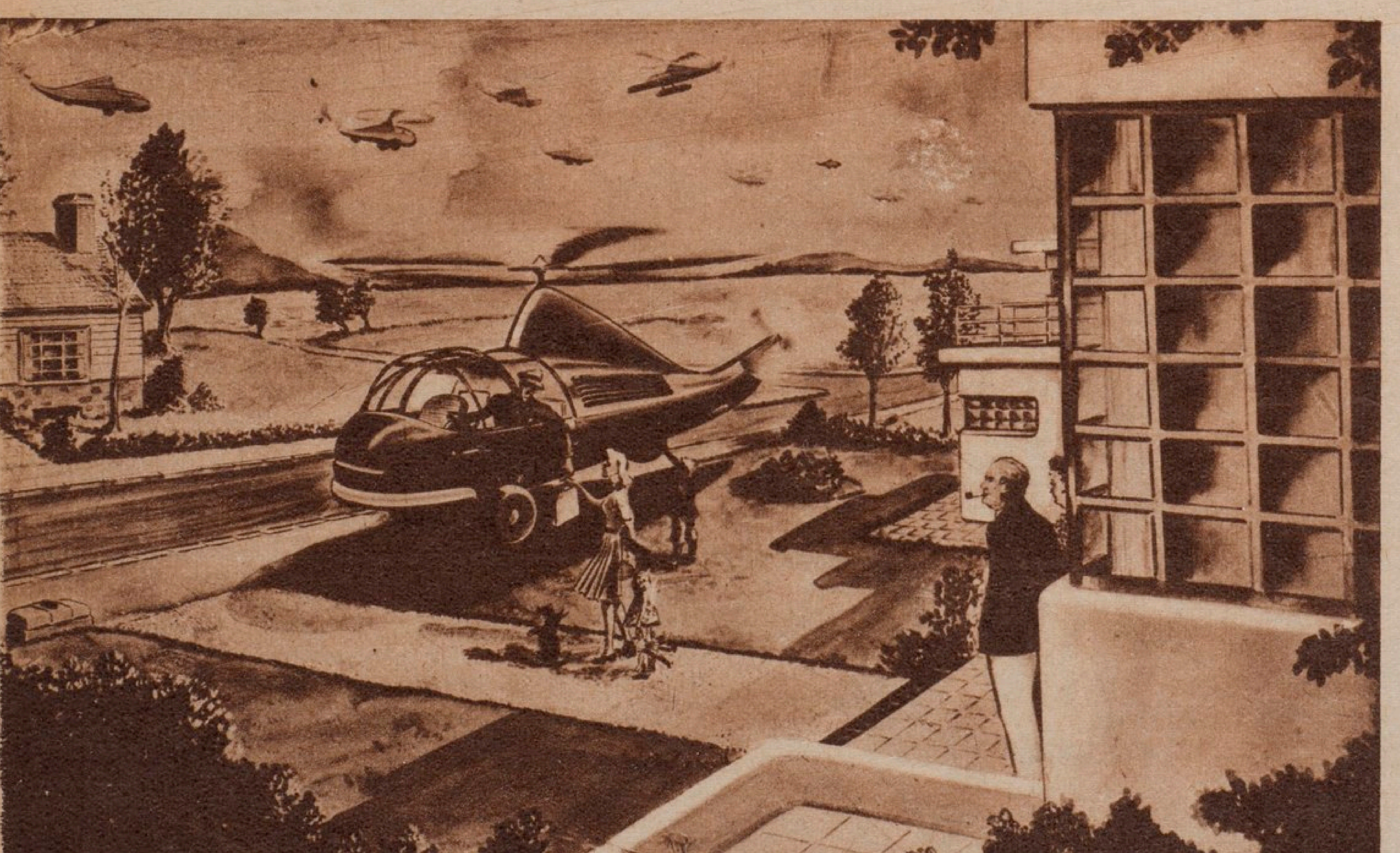
VOTRE AUTOMOBILE

Bien que l'industrie automobile soit aujourd'hui consacrée à la production de guerre, des projets ont été déjà faits au sujet des moyens de locomotion que nous emploierons à l'avenir. En ce qui concerne sa forme, l'auto de demain présentera l'aspect d'un œuf allongé. Son moteur sera tout à fait silencieux et sa carcasse entière sera faite d'un alliage plastique luisant, fait de résine, de graines de soya, de coton, de blé, de paille et d'autres produits. La résistance de cet alliage est considérable. De plus, aucune peinture ne sera désormais nécessaire pour la carrosserie du véhicule, l'alliage plastique étant coloré et reluisant par lui-même.

Offrant l'aspect de la partie avant d'un bombardier, la place du conducteur sera entourée d'un alliage permettant la vue de tous les côtés. A l'intérieur, d'autres surprises nous attendent. Ainsi, les sièges seront mobiles et pourront être installés à volonté selon la commodité de leurs occupants. La tapisserie sera faite d'un tissu synthétique que l'on pourra débarrasser de la poussière de la route par un simple époussetage. Un appareil d'air conditionné, placé sous la capote, permettra une aération adéquate sans besoin d'ouvrir ou de fermer les fenêtres. Quant au moteur, qui sera probablement placé à l'arrière de la voiture, il sera pourvu d'une puissance énorme et pourra faire atteindre au véhicule une rapidité insoupçonnée. Le changement de vitesse sera électrique et un procédé spécial permettra à votre radio de fonctionner clairement sans être gênée par les « parasites » ou autres interférences habituelles.

Certains vont même jusqu'à prévoir que les véhicules seront mus par radio, tout comme certains avions d'aujourd'hui.

CE MAMMOUTH DU CIEL A ETE CONÇU COMME LE MODELE TYPIQUE DES AVIONS DE L'AVENIR. CES PAQUEBOTS AERIENS PRESENTERONT LES MEMES COMMODITES QU'UN TRANSATLANTIQUE.



L'HELICOPTERE NOUS SERVIRA POUR NOS DEPLACEMENTS TOUT COMME LES VEHICULES D'AUJOURD'HUI.

DES GARAGES REMPLIS D'AVIONS

Tout le système du transport sera transformé dans le monde d'après-guerre. Un nouvel appareil mis parfaitement au point, l'hélicoptère, nous servira pour nos déplacements, tout comme les véhicules courants d'aujourd'hui. Celui-ci, facile à diriger, pourra prendre son vol à partir du terrain le plus étroit et atterrir verticalement sur une plate-forme assez large pour le contenir. Nos garages en contiendront une grande quantité et ces appareils seront d'un prix très abordable.

Une des grandes innovations de demain sera la machine motrice traînant à sa remorque une suite de véhicules.

D'après certains plans déjà tracés, les paquebots aériens se présenteront presque avec les mêmes commodités qu'un transatlantique. On y trouvera, avec le confort le plus moderne, des cabines spacieuses, des salons, une salle à manger et même une salle de théâtre.

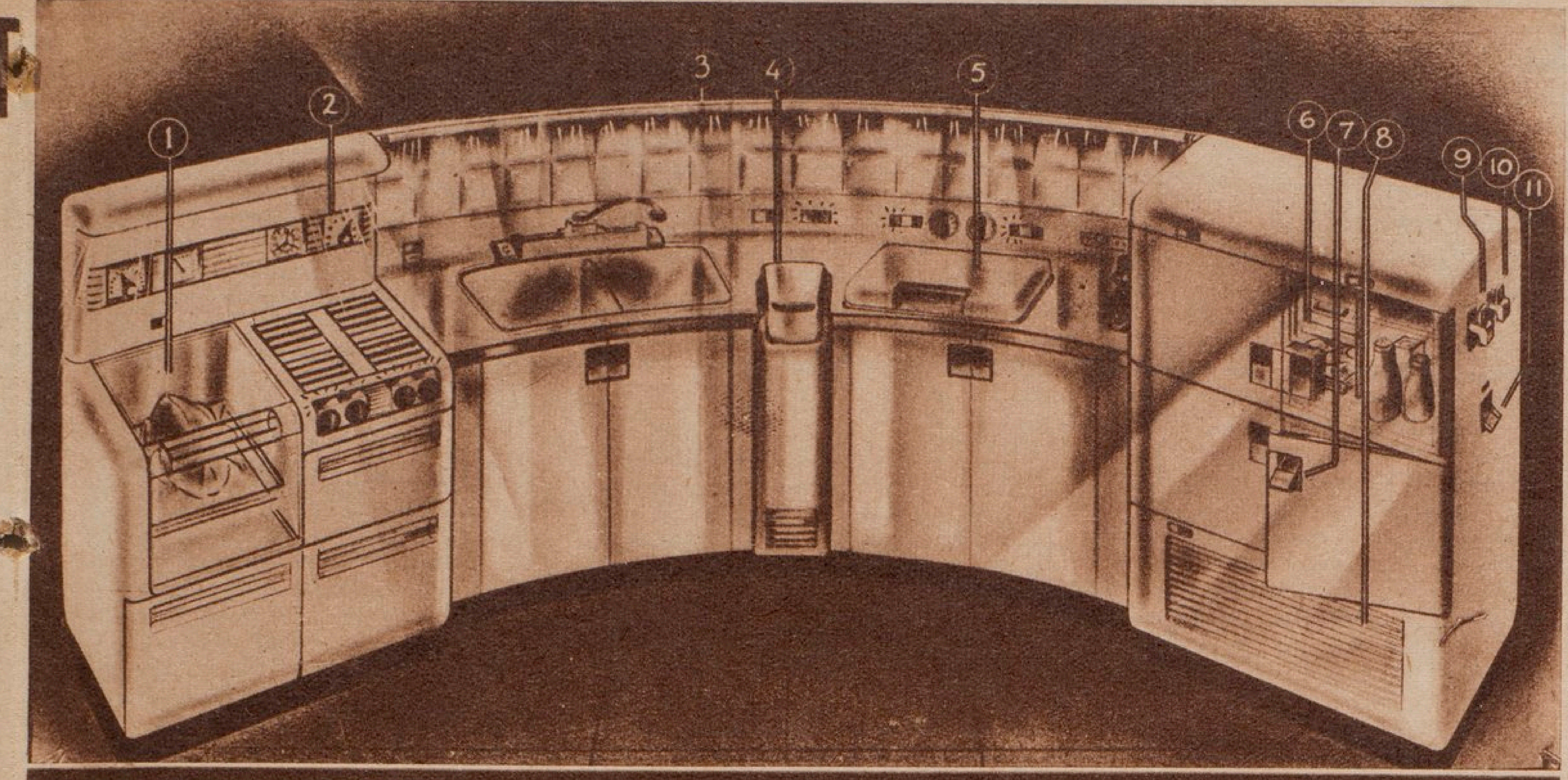
LE HOME FUTUR

Une conception tout à fait nouvelle prévaudra dans la construction des maisons d'après-guerre. Des maisons entièrement fabriquées dans un chantier seront transportées ensuite dans un lieu quelconque. Construites en séries, les maisons de demain seront composées de 27 pièces séparées qui représenteront toutes les parties d'une villa moderne. Chacune contiendra non seulement les portes et les fenêtres, mais des câbles électriques, des tuyaux et les installations les plus modernes de chauffage et autres. Six hommes seront suffisants pour relier entre elles ces différentes pièces en l'espace d'une journée.

La lumière, une lumière légère et reposante, jaillira des planchers, ce qui économisera les lustres et toutes les appliques dont nous nous servons aujourd'hui. La plupart des meubles seront encastrés dans le mur. Pas de tables, pas d'objets inutiles dans une pièce, mais tout le confort contenu dans l'espace le plus réduit. En été, une eau glacée circulera à travers des tuyaux invisibles. Pour la décoration intérieure, on aura recours à l'alliage plastique. Chaque pièce sera polie et reluisante et il sera très facile de se débarrasser de la poussière.

Le prix d'une maison sera des plus modiques et ne dépassera pas la somme de 2.000 dollars (L.E. 500 environ).





VOICI COMMENT SE PRESENTERA NOTRE CUISINE DE DEMAIN : (1) FOUR ELECTRIQUE EN VERRE. (2) CADRANS DE CONTROLE DE LA CUISINE AUTOMATIQUE A L'ELECTRICITE. (3) STERILISATEUR POUR TOUT CE QUI EST PLACE DANS L'EVIER. (4) POUBELLE. (5) DISPOSITIF POUR LAVER AUTOMATIQUEMENT LES ASSIETTES. (6) PORTES DU REFRIGERATEUR FAITES D'UNE MATIERE PLASTIQUE POLARISEE, PERMETTANT, EN PRESSANT UN BOUTON, DE VOIR A TRAVERS LA PORTE, SANS AVOIR A L'OUVRIR. (7) LOQUET DU REFRIGERATEUR. (8) DISPOSITIF D'AIR CONDITIONNE. (9, 10 et 11) OUVERTURES POUR L'EAU ET LA GLACE PILEE ET EN CUBES.

LA CUISINE DE MADAME...

L'entretien de la maison future sera chose des plus faciles et les ménagères n'auront aucun mal pour venir à bout de leurs soucis. A la cuisine, tout sera fait d'une façon automatique et il suffira d'appuyer sur un simple bouton pour obtenir la cuisson parfaite des mets et le nettoyage de la vaisselle. Seule une longue armoire adossée contre le mur rappellera l'aspect des cuisines d'avant-guerre. Les murs et les fourneaux seront d'un verre opaque qui, une fois éclairé à l'intérieur, permettra de se rendre compte si le déjeuner est prêt sans besoin d'ouvrir aucune porte. Tout sera visible de la chambre voisine qui sera la salle à manger.



AVEC UN FER A REPASSER, LES MENAGERES FERMERONT HERMETIQUEMENT LE SAC DE PAPIER CELLOPHANE POUR CONSERVER FRUITS ET LEGUMES PENDANT DES MOIS ENTIERS.



LES VETEMENTS SERONT FAITS DE PAPIER SANS RIEN PERDRE A L'HARMONIE D'UN COMPLET BIEN COUPE.

METS NOUVEAUX

La question de la nourriture n'a pas échappé à l'attention des hommes de science. Des découvertes récentes sont appelées à bouleverser certaines de nos habitudes par rapport à la question de nourriture. La déshydratation et la condensation ont déjà été appliquées avec succès à la viande, au lait, aux œufs et aux légumes, et l'usage des aliments déshydratés est aujourd'hui constant dans l'armée. Transformés en poudre, il suffit de les mêler à l'eau pour les transformer en plats succulents qui n'ont rien perdu de leur valeur nutritive ni de leur saveur. Ces mets peuvent être conservés très longtemps sans dommage. Ainsi, deux caisses d'oranges, par exemple, peuvent être contenues dans 4 litres sans rien compromettre des vitamines qu'elles contiennent. En général, vous pourrez déguster d'excellents mets en ajoutant un peu d'eau chaude aux produits compressés.

VETEMENTS EN PAPIER

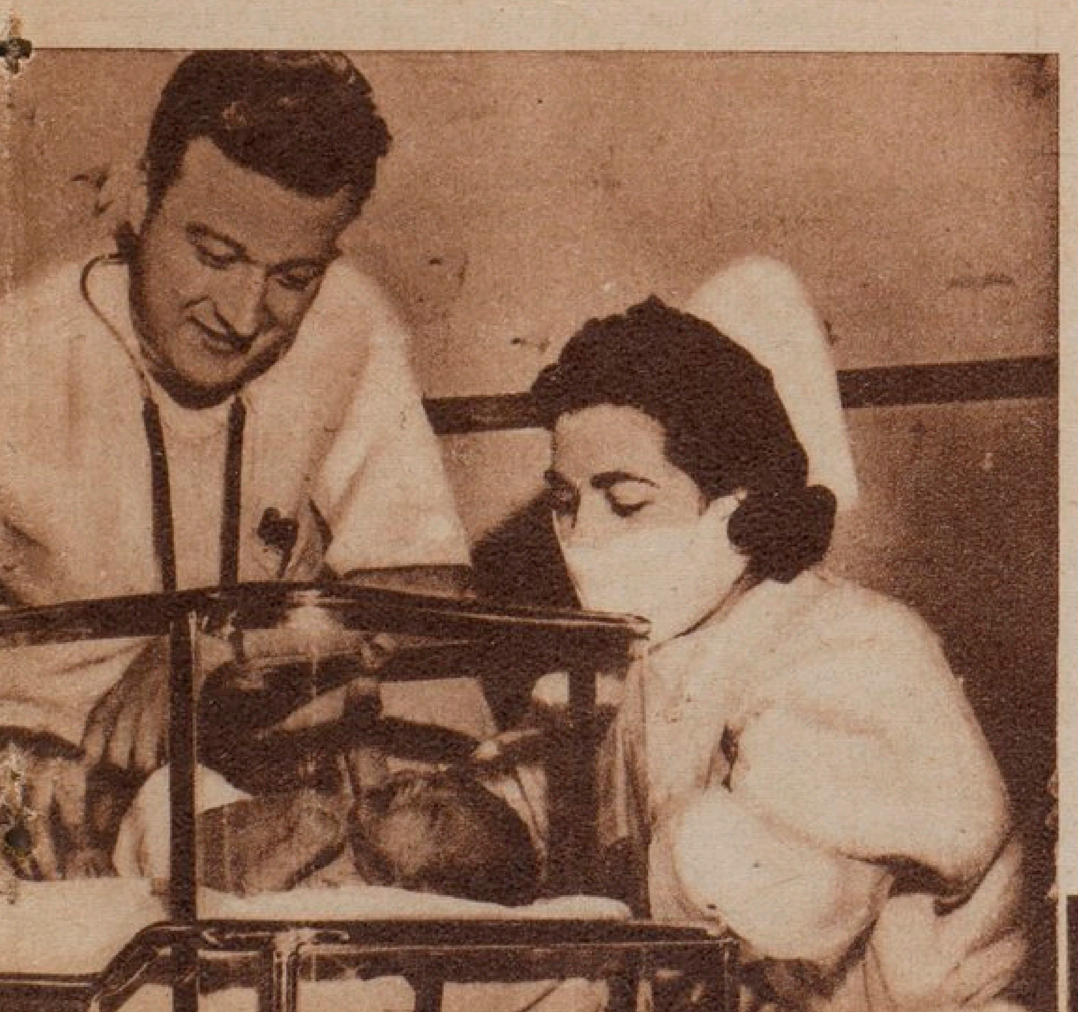
A l'avenir, les vêtements seront faits d'une composition de matières synthétiques que confectionneront, au lieu d'ouvrières, des machines gigantesques. Chemises, bas, sous-vêtements faits de papier ne pourront être portés qu'une seule fois. La composition des chaussures sera faite d'une matière qui les rendra d'une souplesse extrême. Les coutures seront éliminées. Les manteaux seront chauffés pour les journées froides et rafraîchis électriquement durant la canicule.

L'HYGIENE

L'air conditionné dans chaque pièce de votre appartement rendra votre séjour chez vous des plus agréables, hiver comme été, et votre énergie et votre bonne forme en seront augmentées. Plats, verres, fourchettes, couteaux seront stérilisés automatiquement.

En ce qui concerne la médication, peu de produits seront absorbés par voie buccale. Des applications externes suffiront pour vous guérir de bien des maux. Les sulfanamides seront appliqués directement sur la peau. En effet, des substances connues sous le nom de « pentrasols » pénètrent directement dans la chair avec la quantité de sulfanamide nécessaire.

Avec la « Westinghouse Streilamp » — un long tube produisant des rayons de radium et des rayons X — nombre de nos maux disparaîtront et une famille pourra être protégée contre toutes les maladies provenant d'un coup de froid et de la paralysie infantile dont des visiteurs pourraient apporter le germe avec eux.



UN BERCEAU FAIT D'UN ALLIAGE PLASTIQUE TRANSPARENT QUI A DES AVANTAGES MULTIPLES.

Où en est la mode EN FRANCE ?

A cette question, Phyllis Satterthwaite, la célèbre championne de tennis britannique, qui a récemment regagné la Grande-Bretagne après un long séjour en France, peut répondre de façon précise.

Depuis que je suis revenue en Grande-Bretagne, après un séjour de trois ans en France, les femmes ne cessent de me poser cette question. Elles voudraient savoir de quelle façon la femme française se débrouille avec les moyens dont elle dispose, pour maintenir sa réputation d'élégante.

Depuis l'occupation, en 1940, les Allemands ont fait des ravages dans tous les domaines, mais les couturiers parisiens exposent malgré tout, même aujourd'hui, les collections d'articles en ersatz les plus merveilleux que l'on puisse voir.

A Paris, les maisons de grand renom, telles que Paquin, Lanvin, Worth, Robert Piguet, Marcel Rochas, Vera Borea et Balenciaga, pour ne citer que celles-là, offrent à leur clientèle un étalage de modèles choisis. Il ne faut pas oublier, en effet, que nombre de femmes allemandes, mères, femmes ou fiancées, vivent dans la Ville-Lumière et qu'elles peuvent, pour la première fois de leur vie, se parer des modèles français les plus appréciés. Et la chose est rendue possible, car l'armée d'occupation peut se payer tous les luxes avec le mark stabilisé à vingt francs.

LA FEMME MOYENNE

J'ai parlé jusqu'ici des maisons de luxe. Pour la femme française dont les moyens sont plus que réduits, la situation est autrement grave. Pour commencer, il n'existe pas de robes confectionnées à des prix abordables et le moindre tissu de mauvaise qualité ne coûte pas moins de deux cents francs le mètre. J'ai moi-même payé 300 francs le mètre d'un tweed très ordinaire et que j'ai été fort heureuse d'acquérir, car c'était la dernière pièce du genre qui restait. La moindre petite robe revient au moins à douze livres, ce qui fait que les femmes françaises, dont l'habileté est proverbiale, doivent s'ingénier à adapter leurs vieux vêtements au goût du jour. La plupart d'entre elles n'ont pu se payer le moindre tissu depuis des années et paraissent tout à fait résignées à cet état de choses. D'ailleurs, quel que soit le nombre de coupons d'habillement que vous possédiez, il est extrêmement difficile, même en faisant la tournée de tous les magasins et des plus humbles boutiques, de trouver ce que vous désirez.

Dans les grandes maisons, les prix sont prohibitifs, et pour ne vous donner qu'un exemple, je dirai qu'une robe ordinaire, vendue dans une des maisons de couture citées plus haut, revient à près de 70 livres. De plus, pour avoir le droit d'acquérir une robe là, il vous faut offrir deux de vos anciens vêtements. Ceux-ci sont destinés au Secours National, une œuvre de guerre s'occupant d'aide aux veuves et aux femmes de prisonniers en Allemagne. L'initiative est, à mon avis, excellente.

On trouve dans ces maisons peu de robes du soir. Celles qui figurent dans les collections sont en général noires et très travaillées. Personnellement, je n'aime pas beaucoup la ligne que l'on a voulu donner à certains modèles portés actuellement par les Parisiennes et qui sont fort gênantes pour les courses en vélo-taxi que l'on emploie aujourd'hui, même pour se rendre à une réunion hippique.

MOYENS DE FORTUNE

La question des chaussures n'est pas moins épineuse. La crise du cuir sévit en France de façon aiguë, depuis un an surtout où les peaux sont devenues presque introuvables. Aussi, a-t-on fait appel, pour recouvrir les pieds des Parisiennes, à des produits faits de celluloïd bariolé avec des talons en bois. L'effet n'est point du tout désagréable, mais imaginez les meurtrissures que provoquent de pareilles chaussures sur vos membres inférieurs ! Néanmoins, les femmes qui peuvent payer 25 livres pour une paire de chaussures trouvent des bottiers disposés à leur en fabriquer en vrai cuir. Mais c'est là un luxe que peu d'élégantes sont à même de satisfaire.

Au Cap Ferrat où je vivais, je connus un tailleur qui confectionnait des manteaux et des tailleurs d'hiver avec un nouveau tissu très épais, mais peu solide, et qui connaît une grande vogue. Ayant ouvert une toute petite boutique avec deux apprentis, il possède maintenant un grand atelier et ne peut suffire à la demande de sa clientèle de plus en plus nombreuse. Les tissus qu'il fabrique se composent de toutes sortes de produits végétaux et animaux et sont de couleurs très chatoyantes. Imaginez que les matières premières dont il se sert se composent de feuilles de cactus et de poils de chèvres, de chats et de chiens. Je suis sûre que même après la guerre, mon bonhomme connaîtra un certain succès grâce à la variété de ses coloris.

LÉOPARDS DE NEIGE

Les fourrures sont maintenant la parure la plus difficile à obtenir et deviendront de plus en plus rares dans les jours à venir. Un simple renard argenté, si vous trouvez à l'acquérir, ne coûte pas moins de trois cents livres. Le moindre manteau de fourrure revient à plus de mille livres. Ne parlons pas alors des fourrures de luxe que seuls des millionnaires peuvent se payer actuellement. Mais des fourreurs astucieux ont lancé un nouveau modèle qu'ils ont appelé « le léopard de neige ». Le lapin est naturellement l'animal dont on se sert le plus pour donner aux fourrures d'aujourd'hui les noms les plus ronflants, qui donnent l'illusion à celles qui le portent, d'être revenues aux beaux jours d'autrefois.

En ce qui concerne les chapeaux, on a voulu leur donner un ton de gaîté en les recouvrant d'oiseaux de toutes couleurs, sur fond généralement noir. Pour l'été, des chapeaux garnis de plumes bariolées de toutes sortes contrastent étrangement les tristesses de l'heure.

Peu de tissus tricotés dans la garderobe des femmes françaises, car la laine fait défaut, et les mères qui veulent confectionner des vêtements en tricots pour leurs nourrissons doivent faire preuve de longue patience avant d'en trouver une toute petite quantité.

L'hiver a été très rude pour les malheureuses Françaises, peu à même de trouver des vêtements assez chauds pour les recouvrir. Quant aux chaussures, le celluloïd est certes très plaisant à voir en été, mais il offre bien peu de confort à travers la neige et la bise glaciale.

Malgré tout, les femmes françaises font preuve de courage et de vaillance, en attendant des jours meilleurs.

FUITE EN EGYPTE

Durant la dernière avance de Rommel en Egypte, au mois de juin 1942, un colonel britannique qui avait été chargé de tenir une position importante, pour protéger la retraite de l'armée anglaise, fut fait prisonnier avec une centaine de soldats hindous après une résistance acharnée. Rommel admira tellement l'héroïsme dont fit preuve l'officier qu'il lui permit d'adresser quelques mots d'adieu à ses hommes.

Apostrophant ses Hindous en urgu — leur langue natale — l'officier britannique leur enjoignit de brûler la politesse à leurs geôliers la nuit même.

A la tombée de la nuit, 70 de ses hommes s'emparèrent de quelques camions ennemis, enlevèrent leur colonel et s'enfuirent à toute allure.

Deux fois durant le jour suivant, les évadés rencontrèrent des colonnes de soldats nazis. Mais ils roulaient à une telle vitesse et poussaient tout en gesticulant des cris si perçants que les Allemands, étonnés, s'écartèrent instinctivement pour leur livrer passage. Le surlendemain, le colonel avait rejoint son régiment.



Une nuit après l'autre, les guérilléros chinois déclenchent de fausses attaques contre les garnisons ennemies. Les trois dessins qui illustrent cet article ont été exécutés par des artistes de la Chine moderne.

LE JOUBA

soldat de la Chine moderne

« Jouba » désigne le soldat de la Chine moderne. Il est loin de ressembler au mercenaire que seul l'appât du gain asservissait, il y a quelques lustres, aux seigneurs de la guerre. Le « jouba » est un soldat régulier, qui se bat pour son pays. Sa solde misérable ne dépasse guère un shilling et quart par mois, mais il est riche d'espoirs et assoiffé de liberté.



« Le responsable de nos misères est le Japonais, ennemi de notre race. »

Li-Pao-Chan est le type du « jouba », soldat de l'armée régulière de Chiang-Kaï-Chek. Dans le civil, il était garçon de ferme. Diligent, honnête à l'extrême, il possède une vigueur étonnante, une capacité incroyable à endurer, en silence, les épreuves les plus rudes.

Mais Li-Pao-Chan, « jouba » moderne, est très différent du « Liangtzé » des décades passées : les « joubas » modernes ne sont pas des individus sans foi ni loi. Li-Pao-Chan et ses camarades sont des fermiers, des ouvriers, des étudiants, issus de la respectable classe paysanne « laopaï-ching ». Véritables enfants de la terre, ils se rendent compte de la nécessité de rejeter l'envahisseur. Il faut à tout prix empêcher l'ennemi de fouler, d'exploiter, de piller « la bonne terre » qu'ils considèrent comme l'héritage le plus précieux de leurs ancêtres tant honorés.

Un monde sépare l'ancien « Liangtzé », qui refusait de combattre quand il pleuvait ou bien qu'il faisait trop chaud, des volontaires qui luttent aujourd'hui pour une Chine libre ! Trois amis de Li-Pao-Chan, originaires du Yunnan, entreprirent une campagne de recrutement. Ils firent paraître dans la presse locale l'appel suivant : « On nous arrache à nos foyers, à notre travail, à nos études. Nous sommes menacés de la faim et de la soif. Notre vie quotidienne n'est que détresse et souffrance. Le responsable de tant de misère est le Japonais, ennemi de notre race. Unissons nos volontés résolues, afin de surmonter toutes ces difficultés. Donnons notre esprit et notre sang, pour remporter la victoire finale sur les champs de bataille. »

Li-Pao-Chan est naturellement porté au respect de la discipline ; les populations civiles ne craignent plus son arrivée, comme elles tremblaient lorsqu'elles voyaient apparaître un Liangtzé. Li-Pao-Chan est prodigue de conseils et de suggestions à ses amis paysans. Souvent, il met la main à la pâte et donne une aide substantielle aux laboureurs, aux moissonneurs. En échange, le « jouba » et ses camarades reçoivent de la nourriture et d'importants renseignements d'ordre militaire. A travers l'étendue infinie du Céleste-Empire, des populations qui ne se connaissaient même pas ont pris contact, ont échangé des idées, ont découvert l'identité de leurs idéaux, et la raison qui milite en faveur d'un combat commun.

UNE VIE FRUGALE

Au camp, la vie de Li-Pao-Chan est simple et frugale, mais continuellement dirigée dans un sens constructif. Le campement est généralement composé d'une série de toits en nattes tressées qui couvrent un emplacement appelé « kang ». Le « jouba » consomme deux repas de riz par jour, agrémentés de quelques portions de légumes. Lorsqu'il est en garnison, il augmente son menu en ayant recours à la culture des végétaux, à l'élevage des porcs, de la volaille, des lapins et des chèvres. Pendant les exercices à la grenade, au cours desquels les bombes à main sont lancées dans des lacs ou des fleuves, des équipes spéciales s'en vont recueillir le poisson. Li-Pao-Chan se contente de la misérable paye de 5 dollars chinois par mois, équivalant à un peu moins d'un shilling et quart. Mais comme il n'a jamais connu l'abondance, il se contente de la nourriture que lui fournit l'armée. Il se lève avant l'aube, au son des clairons, pour effectuer une heure d'exercice : marches au pas de gymnastique, en criant : I, er, san, chou (un, deux, trois, quatre), et parfois un simulacre de boxe. Après l'exercice, tous les hommes se rassemblent pour la cérémonie du lever du drapeau, et chantent l'hymne national.

Les soldats de la Chine moderne apprennent à lire et à écrire. On leur enseigne également un peu de géographie et d'histoire ; les événements courants sont interprétés et discutés avec eux. Un sous-officier, ancien étudiant, leur donne lecture des journaux.

Mais le divertissement préféré de Li-Pao-Chan est d'aller passer quelques heures dans une maison de thé, où il bavarde avec des amis, tout en regardant, à travers les fenêtres, les gens qui passent.

ILS TAQUINENT L'ENNEMI

Le « jouba » est nanti d'un sens de l'humour, contrastant avec la hargne de son adversaire japonais. Une des distractions favorites des soldats du front du fleuve Jaune consiste à provoquer l'ennemi, par-dessus la rivière, par des plaisanteries, des insultes, des sarcasmes, jusqu'au moment où les Japonais, exaspérés, ouvrent le feu. Alors, Li-Pao-Chan et ses camarades, bien abrités, rient à gorge déployée, se moquent du tempérament irascible des Nippons, et en même temps exultent de voir l'ennemi gâcher inutilement ses munitions. Quelques centaines de balles qui ne pourront plus tuer des Chinois, cela compte.

Un autre sport auquel se livrent volontiers les « joubas » consiste à construire — avec du bambou et du papier — des avions, des tanks et des canons robots, sur lesquels les avions nippons viennent s'acharner. Après ces raids, Li-Pao-Chan et ses camarades se précipitent hors de leurs abris et courent vers les points de chute des projectiles : les morceaux de shrapnels sont vendus aux usines d'armements qui les transforment en armes pour l'armée chinoise.

Les jeunes soldats aiment aussi taquiner les Japonais en lançant pardessus leurs lignes des cerfs-volants faits de tracts de propagande.

Des instructions spéciales sont données au soldat chinois, lui enseignant à découvrir les points les plus vulnérables d'un camion japonais : le réservoir à essence, le moteur, les pneus, le conducteur. Du moment que la Chine doit contre-balancer la supériorité en armement du Japon par une extrême mobilité de ses troupes, Li-Pao-Chan a reçu un solide entraînement en ce qui concerne les marches forcées. Pendant la fameuse bataille de Taierchwang, une colone chinoise marcha de 4 heures de l'après-midi jusqu'à 8 heures du matin, couvrant plus de 110 kilomètres de parcours, et ensuite combattit et mit en déroute un contingent japonais attaqué par surprise.



Chiang-Kaï-Chek a déclaré que s'entraîner était plus important que de se battre. Aussi le « jouba » est-il entraîné très soigneusement.

AU FRONT...

L'expérience de Li-Pao-Chan remonte au premier instant où il se trouva sur le front. Il y a un vieux proverbe chinois qui dit : « Les veaux nouveau-nés ne craignent pas le tigre ». En effet, les recrues toutes fraîches se sont montrées à plus d'une reprise très utiles pour les grandes attaques. Elles combattent avec plus d'ardeur, quoique en subissant des pertes sérieuses. Seuls les vétérans, qui ont connu plus d'une bataille, savent tirer profit de la moindre aspérité du terrain pour se mettre à couvert.

Mais depuis son enrôlement, Li-Pao-Chan a vu les Japonais à l'œuvre. Il a connu bien des épreuves qui ont trempé son âme et ont raffermi en lui la détermination de l'emporter sur l'ennemi.

Un jour, l'unité de Li-Pao-Chan s'est trouvée coupée du reste de l'armée. Imperturbable, le commandant donna l'ordre « de se retirer en avançant », car il savait que les arrières des lignes japonaises étaient toujours dégarnis de troupes. A partir de ce jour, Li-Pao-Chan et ses camarades « jouba » devinrent des soldats de l'armée fantôme, constituant la terrible guérilla. Ils firent partie de ces légions qui opèrent librement derrière les lignes japonaises, attaquant l'ennemi qui ne se hasarde jamais au loin des lignes de chemin de fer et de certains points stratégiques indispensables à son ravitaillement.

GUÉRILLÉROS

Li-Pao-Chan apprit que la guérilla n'a pas pour but de déloger les Nippons de leurs positions, car les guérilléros comptent justement sur ces postes ennemis pour assurer leur ravitaillement en nourriture, vêtements, argent et, ce qui compte surtout, en armes. Par exemple, un détachement motorisé est en route pour apporter aux Japonais en première ligne de l'essence, des munitions et des vivres. Quelques éclats de verre parsemés sur la route suffisent pour obliger le convoi à s'arrêter. Pendant que les ennemis sont occupés à changer leurs pneus, les guérilléros en embuscade déclenchent leur tir de mitrailleuse et complètent leur tâche de destruction en lançant quelques grenades.

D'autres fois, Li-Pao-Chan et ses camarades plantaient des charges de dynamite en un point quelconque d'une voie ferrée. Puis, ils s'asseyaient patiemment pendant des heures, attendant le passage d'un train. Lorsque le convoi avait déraillé, ils vidaient complètement les wagons qu'ils détruisaient.

Un sport favori des guérilléros est de faire sortir les Nippons de leurs fortins. Une nuit après l'autre, ils déclenchent de fausses attaques contre les garnisons qui ouvrent le feu et tirent au hasard. Après plusieurs jours, les Japonais, exténués, les nerfs mis à vif, n'en peuvent plus. Les guérilléros chinois respectent scrupuleusement les lois fondamentales de la guérilla : « Se retirer lorsque l'ennemi avance ; le harasser lorsqu'il s'arrête ; l'attaquer lorsqu'il est à bout ; lui donner la chasse lorsqu'il est en fuite. »

Les quelques mois que Li-Pao-Chan passa dans les rangs de l'armée fantôme lui donnèrent, lorsque son unité put rejoindre l'armée régulière chinoise, une grande confiance en lui-même et en la certitude de la victoire finale. Car sur les champs de bataille, il avait vu les Japonais de loin. Mais pendant qu'il combattait avec la guérilla, il avait pu apercevoir l'envahisseur dépouillé de son armure de tanks, sans protection d'artillerie et d'aviation ; alors, il avait réalisé pleinement que l'invincibilité japonaise n'était qu'une légende.



Emmitouflées dans leurs uniformes, deux « infirmières volantes » se préparent à un vol d'instruction.

«INFIRMIERES VOLANTES» AMERICAINES

Dans un centre d'instruction situé au sud des Etats-Unis, des « infirmières volantes », affectées au service d'évacuation des infirmières de l'armée américaine, suivent un entraînement intensif. Nombre d'entre elles servent déjà sur les théâtres d'opérations, transportant les blessés des champs de combat aux centres hospitaliers.



Dans leur centre d'entraînement, les infirmières apprennent à transporter des blessés. Elles deviennent vite expertes en la matière.



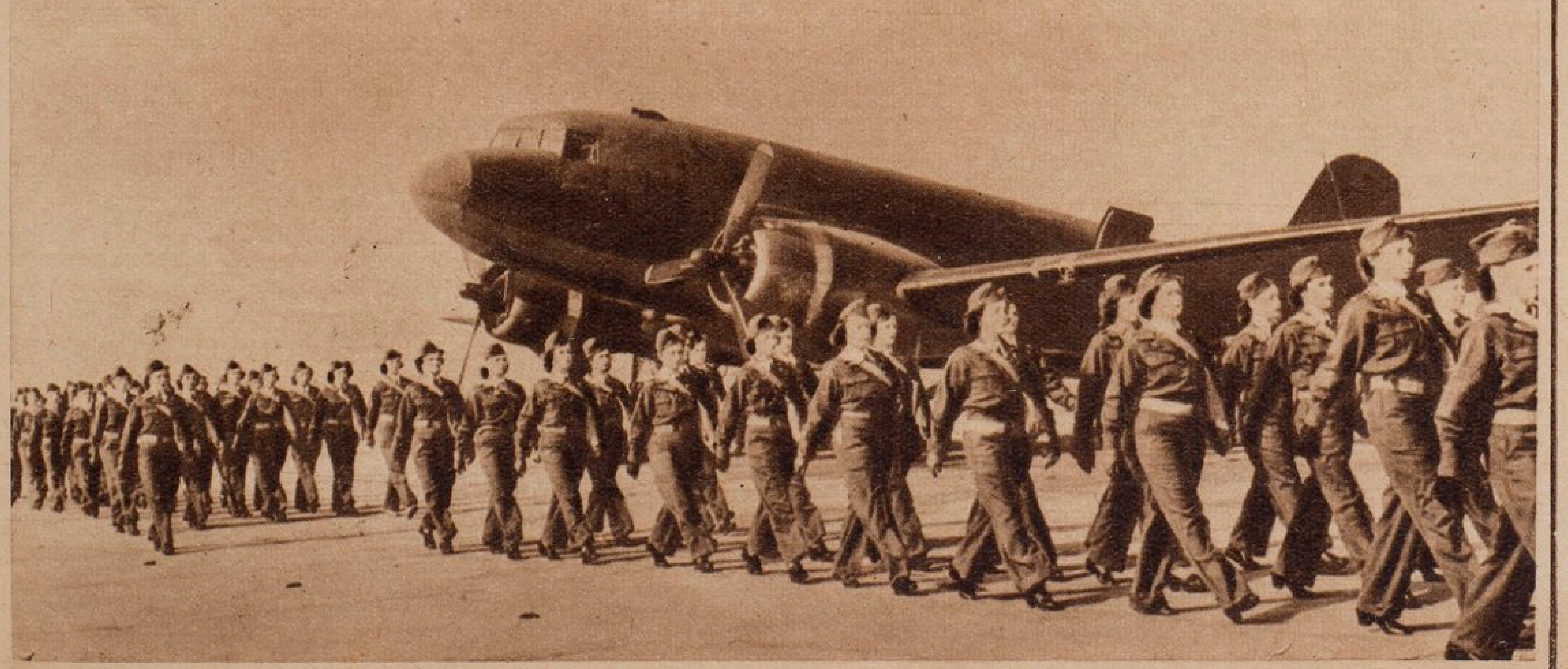
Une « infirmière volante » s'apprête à monter dans un avion-hôpital.



Au cours d'un vol d'instruction, une « infirmière volante » et un infirmier militaire donnent leurs soins à un blessé transporté par avion.



Une transfusion de sang, à bord d'un avion-ambulance en plein vol.



Dans leur centre d'entraînement, les « infirmières volantes » marchent en formation.

J'ai photographié
LA TRAGEDIE DE HONG-KONG

Gwen Dew est parmi les plus réputés des journalistes-photographes d'outre-Atlantique. Depuis plusieurs années, elle parcourt le monde, à la poursuite des images d'actualités. Pressentant que des événements de première importance allaient se dérouler en Extrême-Orient, Miss Dew parvint à se faire délivrer les visas nécessaires et partit à destination de l'Asie.

L'agression japonaise dans le Pacifique la surprit à Hong-Kong. Gwen Dew assista à toutes les phases de l'attaque contre cette ville, et pendant plusieurs mois, par la suite, elle demeura prisonnière des Japonais. Elle fit partie des prisonniers américains échangés contre des Japonais et revint dernièrement en Amérique. Hélas ! elle ne put apporter aucune de ces photos palpitantes qu'elle avait prises depuis le déclenchement des hostilités. Cependant, elle a été en mesure de faire le récit de ses aventures que nous reproduisons ci-dessous, d'après un article paru dans le magazine « Popular Photography ».

J'avais réservé, pour le lundi 8 décembre 1941, une place sur le Clipper en partance de Hong-Kong. Je comptais effectuer une tournée en Extrême-Orient, et j'avais pris cette décision malgré les appréhensions d'une déclaration de guerre imminente, appréhension que tout le monde, dans mon entourage, manifestait.

Ce jour-là, de bon matin, je me rendis auprès de la censure britannique : je devais faire viser les négatifs des photos que j'avais prises et que je comptais emporter. En route, j'aperçus des sapeurs qui creusaient fiévreusement des tranchées. Le quartier chinois, si animé d'ordinaire, était figé dans un calme surprenant.

Puis, soudain, un gros titre, en première page d'un journal, me sauta aux yeux : « LE JAPON EST EN GUERRE CONTRE HONG-KONG ». J'eus le souffle coupé.

La guerre contre le Japon, cette terrible éventualité qui avait fait le sujet de tant de conversations pendant des années, était désormais une affreuse réalité. A l'aéroport de Kaï-Tak, l'immense Clipper tirait sur ses amarres, prêt à l'envol. Et, soudain, la tornade se déchaîna : une formation d'avions japonais apparut dans le ciel, déversant des tonnes d'explosifs. Semblables à des éperviers, les sinistres appareils piquèrent vers le sol, crachant la mort de toutes leurs mitrailleuses. Dans le marché chinois avoisinant de Kaï-Tak, ce fut un véritable massacre. Plus de 800 Chinois furent mis en lambeaux par les projectiles.

Et c'est ainsi que commença l'un des sièges les plus tragiques de l'histoire. En quatre jours, Kowloun, la rive située en face de l'île de Hong-Kong, tombait aux mains des Japonais. En dix-sept jours, la ville elle-même était obligée de se rendre sans conditions.

JE PHOTOGRAPHIE SANS ARRÊT

Dès l'explosion de la première bombe, je ne songeai qu'à une chose : accomplir au mieux mon travail de photographe. Je présentai mes lettres d'introduction aux autorités britanniques et me mis immédiatement à l'œuvre. Je photographiai l'épave fumante du Clipper qui devait m'emporter, les restes horribles des malheureux massacrés par les bombes.

Au cours des premiers jours, ce fut une étrange succession de périodes calmes, alternant avec des ouragans qui se déchaînaient avec soudaineté. Tout, autour de moi, semblait irréel : j'avais constamment l'impression de vivre dans un rêve. Nous regardions les avions nippons qui survolaient tranquillement la ville, cherchaient leurs cibles, lâchaient leurs bombes, et ensuite mettaient le cap sur Canton pour aller chercher encore des explosifs. Ces scènes-là, nous les contemplions avec un détachement presque complet, comme si nous assistions à la projection d'un film d'actualités. Ensuite, nous partions à la recherche des points de chute : alors l'horrible spectacle nous rappelait à la réalité et nous faisait reculer, horrifiés.

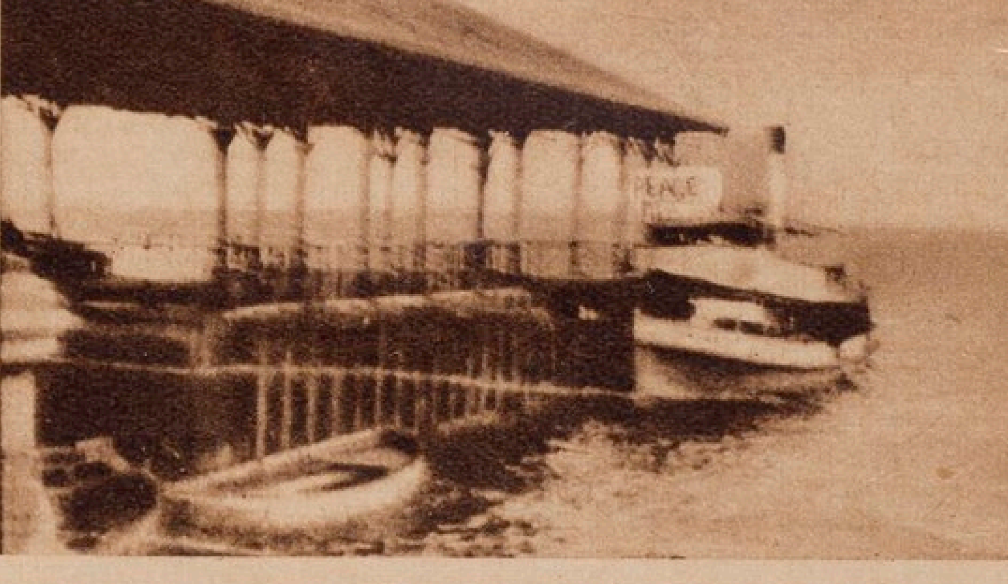
Cinquante mille Japonais armés jusqu'aux dents et équipés abondamment marchaient à l'assaut de la ville défendue par quinze mille Britanniques dont trois mille Canadiens. Moins d'un mois auparavant, j'avais pris des instantanés du débarquement de ces troupes. Aux yeux de tous, le sort de Hong-Kong était scellé.

Les Britanniques se retranchèrent dans l'île sur laquelle est bâtie la ville même de Hong-Kong et s'apprêtèrent à soutenir le terrible siège. Les Japonais tenaient la côte, contrôlaient le ciel et patrouillaient la mer de tous côtés.

LES PARLEMENTAIRES

Le lendemain du jour où les Nippons avaient occupé Kowloun, je me mis en route avec mon appareil : je cherchais le point de chute d'une bombe ; en chemin, je photographiai quelques maisons démolies. A un certain moment, j'aperçus un canot à moteur qui s'était détaché de la côte où campait l'ennemi. Je courus vers le quai sur lequel l'embarcation semblait se diriger. Une sentinelle britannique me barra le chemin de sa baïonnette. Heureusement, un officier, après avoir examiné mes papiers, m'autorisa à demeurer sur la jetée.

Le canot déversa ses occupants : une femme britannique, otage des Japonais, et trois officiers nippons. L'un d'eux me demanda : « Cameraman ? » Je répondis par l'affirmative, et il m'invita à le photographier avec ses collègues. Il poussa la courtoisie jusqu'à me donner son nom.



Faisant usage de son appareil de téléphoto, Gwen Dew prit cet instantané représentant la barque sur laquelle les membres de la « Mission de Paix » avaient pris place.

Ensuite, le chef du détachement tendit à l'officier britannique une liasse de papiers et lui dit : « C'est une offre de paix. Voulez-vous la transmettre à votre gouverneur général ? » Par la suite, l'offre fut rejetée.

Tout le temps, j'étais mise en présence de scènes historiques. Une véritable aubaine pour un reporter-photographe : à chaque coin de rue, une bombe ; devant chaque maison, une scène unique à photographier. Je remerciais la Providence qui m'avait permis de me trouver là avec mon appareil. Mais, aussi, je me rendais compte, non sans une certaine angoisse, que j'étais coincée à Hong-Kong et que je n'avais aucun espoir de faire partir mes négatifs. Il n'y avait plus de Clipper, ni de poste. C'est ainsi que je dus satisfaire mon ambition professionnelle par la contemplation d'une de mes photos parue en première page du « South China Morning Post ».

Après la capitulation, l'officier commandant de la « Mission de Paix » me fit appeler et me demanda des copies de la photo que j'avais prise sur le quai. Mais je ne pus obtempérer à son désir : le délégué de l'agence d'informations japonaise « Domei » s'était empressé de rafler mes négatifs.

L'HORREUR

Je passais mes nuits à dormir par terre, et mes journées à faire des photos. Je pense que l'image la plus poignante que j'enregistrai fut celle des effets d'un bombardement dans

(La suite à la page suivante)



Trois officiers japonais qui entamèrent les pourparlers de paix avec la ville de Hong-Kong. Gwen Dew les photographia sur leur propre demande.

Pottinger Street. C'était une ruelle étroite, habitée par des Chinois. Les maisonnettes qui la bordaient avaient été arrosées de bombes, et brûlaient comme des torches. Un coucher de soleil dont on voyait les reflets au bout de la rue teintait toute la scène d'une touche couleur de sang. D'un balcon branlant, quelques sauveteurs tentaient de faire descendre une victime : un homme dont la bouche avait été emportée, et qui criait. Son pied droit n'était plus retenu à la jambe que par quelques lambeaux de muscle. Attaché à une corde, il se balançait désespérément, sa silhouette se découpant en noir contre les lueurs flamboyantes du crépuscule.

Je pris des photos des maisons en flammes, de navires fumants au milieu de la baie, de constructions et d'établissements gouvernementaux transformés en amas de ruines par les bombes. Puis, je me trouvai à court de films. Les magasins étaient naturellement fermés, et je dus me rendre à mon hôtel, à Repulse Bay, pour renouveler ma provision. Je n'y étais pas retournée depuis le déclenchement de la guerre. L'hôtel s'élevait de l'autre côté de l'île : c'était l'un des endroits les plus luxueux du monde.

ASSIÉGÉS DANS L'HOTEL

Le lendemain, l'île se trouva coupée en deux tronçons par les bombes qui avaient détruit les routes. J'en fus contrariée parce que je me trouvais séparée de la guerre, mais la guerre ne tarda pas à venir à moi. Le matin suivant, un officier britannique vint frapper à ma porte : « Descendez dans le hall immédiatement, les Japonais sont là. » Nous étions cernés et l'hôtel fut mis en état de siège. Dans les collines avoisinantes, des tireurs japonais d'élite faisaient claquer leurs fusils au moindre mouvement qu'ils percevaient à l'intérieur de la bâtisse. Nous subimes un assaut en règle, avec mitrailleuses, mortiers et fusils-mitrailleurs. Installés à toutes les fenêtres, les soldats britanniques veillaient inlassablement, pointant leurs armes vers l'ennemi.

Mais il devint bientôt évident qu'il fallait se rendre : nous étions privés de nourriture, d'eau et de lumière. Les 300 soldats britanniques s'en allèrent pendant la nuit, et le lendemain matin les Nippons firent leur entrée dans l'hôtel sur lequel flottait le drapeau blanc.

Nous fûmes acheminés vers le quartier général japonais, où l'on nous fouilla minutieusement. L'on nous enleva tous nos bijoux. Cachée dans une salle de bains, je parvins, à l'aide de mon téléobjectif, à photographier des hommes blancs qui marchaient escortés par des Japonais baïonnette au canon et qui de temps en temps leur piquaient le dos. Mais bientôt l'on me découvrit. Pendant l'inspection de mes affaires, un soldat nippon me caressa la nuque avec sa baïonnette. Je n'aimai pas beaucoup cela.

Le lendemain, environ 200 parmi nous — le plus âgé avait 83 ans et le plus jeune deux mois — reçurent l'ordre de marcher vers Hong-Kong : nous parcourûmes ainsi une dizaine de milles, à la pointe des baïonnettes. Nous traversâmes des rues bordées de cadavres de soldats britanniques : de pauvres jeunes gens qui avaient donné leur vie pour sauver la nôtre. Pendant trente-huit heures, nous demeurâmes sans nourriture et sans eau ; nous fûmes assemblés comme du bétail dans la grande cour d'une usine de peinture : c'était la veille de Noël.

J'avais réussi à conserver une partie de mes accessoires photographiques : je pus ainsi saisir quelques instantanés représentant les Japonais à l'œuvre.

L'ANGOISSE DE L'INTERNEMENT

Pendant un mois, nous fûmes parqués dans un hôtel de second ordre. Les quinze premiers jours, nous fûmes astreints à la diète d'une poignée de riz et de quelques gorgées d'eau toutes les vingt-quatre heures. Nous vivions dans une atmosphère infestée, et les sentinelles japonaises prenaient un malin plaisir à faire briller leurs baïonnettes devant nos yeux.

Plus tard, nous fûmes transférés au camp de Stanley, où nous étions environ 3.500 Britanniques, Hollandais et Américains. Nous étions cinq à dix personnes entassées dans chaque chambre. Quatre-vingt-deux personnes faisaient usage de la même toilette. Dans une section que les Anglais avaient construite à l'intention de 250 serviteurs indiens, les Nippons installèrent 780 Britanniques. La Croix-Rouge n'était pas autorisée à opérer. Nous ne pouvions communiquer avec le monde extérieur et nos familles ne savaient pas si nous étions morts ou vivants. Aujourd'hui encore, la liste de quelque 11.000 soldats britanniques prisonniers n'a pas été dressée ou communiquée. En partant, je réussis à passer en contrebande une liste des 3.000 Britanniques qui se trouvaient dans notre camp.

VERS LE MONDE CIVILISÉ

Nous dormions par terre, au milieu de cafards, de mille-pattes, de scorpions et d'insectes de toutes sortes. Pendant quatre mois et demi, je portai les mêmes effets que j'avais sur moi au moment de mon arrestation. Les femmes employaient des sacs pour confectionner des chaussures pour elles et pour leurs enfants. Les rideaux avaient depuis longtemps été transformés en shorts. Nous étions tous misérables, en haillons, affamés et, par-dessus tout, exaspérés par le traitement que nous infligeaient les Japonais.

Grâce à l'intervention du « Detroit News » pour lequel je travaillais, je fus inscrite sur une liste d'échange. Nous partîmes le 30 juin, laissant derrière nous 3.000 amis britanniques et hollandais, en proie à la faim, à la maladie et au désespoir. Nous effectuâmes un interminable voyage à travers la mer de Chine, la mer de la Sonde. L'échange eut lieu à Lourenço-Marquès, en Mozambique. C'est ainsi que je me trouvai arrachée à la terrible emprise des Japonais, libre de nouveau, en route vers mon pays.

Avec la chute de Hong-Kong, je perdis plus de mille quatre-vingts des meilleures photos que j'aie jamais prises au cours de ma carrière ; cinq mille pieds de film sur lequel était enregistrée la seule prise de vue autorisée de la chute de Hong-Kong. Tout ceci, sans parler des appareils et accessoires, des effets, des bijoux et autres objets personnels que je dus laisser derrière moi.

Mes photos du siège de Hong-Kong sont perdues à jamais. Longtemps mes nuits seront hantées par le souvenir de ces photos que j'ai prises, autant de preuves irréfutables de ce que le Japon entend faire de tous les hommes blancs en Extrême-Orient...

Nos lecteurs écrivent...

M. Ibrahim

● *Cette rubrique ne peut comporter de correspondances entre lecteurs. Je ne puis, par conséquent, donner suite à votre demande.*

Georges S.

● *Le sujet dont vous m'entretenez est fort intéressant et je crois que certaines personnes ont le don particulier, grâce à une forte concentration, d'influer sur la destinée d'autrui. Il me plairait d'avoir avec vous une conversation à ce sujet quand vous aurez l'occasion de venir au Caire.*

J'attends toujours

● *Ce n'est qu'au bout d'un certain temps de fréquentation que vous pourrez mieux comprendre la jeune fille et vous faire apprécier par elle. Votre attitude envers elle est assez éloquente par elle-même. Continuez à la voir souvent. Vous pourrez mieux juger de son caractère et de ses qualités.*

Pénélope

● *Encore une étude de graphologie à faire. Mon Dieu ! que vous me tourmentez ! Je vois en vous une personne désordonnée et gaspilleuse. Vous êtes aussi très susceptible et pointilleuse. Cependant, vous ne manquez pas de qualités. Vous êtes intelligente et fine et possédez une extrême sensibilité.*

Ph. Kendros

● *Le livre en question a été édité en Amérique. Je ne saurais, cependant, vous donner le nom de l'éditeur.*

Jeune fille perplexe

Je viens d'être demandée en mariage par un jeune homme en tous points parfait. Mais il voudrait me faire cohabiter avec sa mère, dont le caractère est réputé fort difficile, et une sœur, vieille fille acariâtre qui fait la loi à la maison. Que dois-je faire, Horatius ? Sans aimer ce jeune homme avec passion, il me plaît, et je suis sûre qu'il me rendra heureuse.

● *Qu'attendez-vous alors ? Evidemment, la question des beaux-parents à subir est très ennuyeuse et je ne vous cache pas que vous aurez dans les premiers temps de votre mariage assez de difficultés pour vous adapter à votre existence nouvelle. Mais il ne tient qu'à vous de gagner la sympathie et l'estime de votre belle-mère et de votre belle-sœur. Avec du doigté et de la finesse, je suis sûr que vous arriverez à les amadouer et à vivre avec elles en parfaite harmonie.*

HORATIUS

« PARADA »

organe de l'armée polonaise



Dès la parution de son premier numéro, la revue polonaise « Parada », réplique de notre confrère anglais « Parade », a obtenu parmi ses lecteurs polonais un succès éclatant. Cet organe de l'armée polonaise du Moyen-Orient a pour but de donner un aperçu sur la vie du soldat polonais, sa tâche et la contribution qu'il apporte à l'effort de guerre.

« Parada » ne manquera pas de resserrer les liens d'amitié et de solidarité entre soldats polonais et britanniques et d'établir entre eux une compréhension mutuelle plus étroite. Le but que s'est assigné « Parada » est de suivre la marche de l'armée polonaise — la première dans cette guerre à avoir pris les armes pour la défense de sa liberté — dans sa lutte pour la Victoire.

A l'occasion de la parution de « Parada », son rédacteur en chef, le sous-lieutenant Cichy, et son équipe de rédacteurs recevaient, au quartier général de l'officier de liaison polonais au Caire, de nombreux amis, venus les féliciter, ainsi que la plupart des membres de la presse ayant tenu à rendre hommage à notre jeune confrère.

FEMINITES



BETTY HUTTON
la « blonde blitz »

C'est ainsi que l'on surnomme la jeune étoile de l'écran Betty Hutton dont l'ascension rapide au firmament des stars l'a fait appeler « la blonde blitz ». Chanteuse à la voix d'or, on eut l'occasion de l'entendre dans « Panama Hattie », « Arthur Murray Taught Me Dancing In A Hurry » et « The Fleet's In ».

Toute jeune, à l'âge de onze ans, Betty Hutton fit ses premiers débuts en public. Elle poursuivait alors ses études, mais une seule chose l'intéressait surtout : le théâtre. Encouragée par sa mère dans cette voie, elle ne tarda pas à se faire connaître. Dans ses premiers films, elle se distingua par la grâce de ses danses et par sa voix mélodieuse. Mais elle aspirait à devenir une vraie actrice. Voici que ses vœux viennent d'être comblés. Voici la jeune star dans deux attitudes séduisantes.

Petits trucs utiles

Pour enlever les taches de vin sur les tissus très délicats, trempez ceux-ci dans une petite quantité de lait très chaud. Laissez pendant quelques minutes, puis lavez à l'eau chaude et au savon de bonne qualité. Rincez en définitive à l'eau fraîche.

Pour faire disparaître les traces de brûlure sur une étoffe légèrement roussie, frottez-la avec un papier de verre qui arrachera les fibres brûlées, puis lavez l'étoffe avec de l'eau et du savon.

Pour bien nettoyer un piano noir, mélangez à parties égales de l'huile d'olive avec de l'alcool. Secouez fortement le mélange dans la bouteille. Imprégnez un tampon de laine et frottez le bois aux endroits abîmés. Pour l'entretien ordinaire, employez la peau de chamois.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Vive la VIIIème Armée ! »

Voici un excellent exercice qui comblera vos « salières » et raffermira la chair qui se trouve à cet endroit : en position debout. Gardez le cou et la tête absolument immobiles, fléchissez le buste très en avant, étendez les bras dans le prolongement du corps, mais en extension, et les paumes tournées vers le sol. Ouvrez les bras latéralement, très lentement, bien à fond, puis ramenez-les en arrière du buste, le plus loin possible. Vos jambes doivent rester parfaitement immobiles.

Nièce « Silly-Lily »

Vous pourriez ajouter à votre préparation de henné quelques gouttes d'eau oxygénée. Quelques gouttes seulement, sinon vous risqueriez de brûler vos cheveux.

Nièce « Zizi Bambula » (Izmir)

Je vous ai déjà répondu dans les colonnes de cette rubrique, mais vous n'avez dû lire ma réponse. Pour vos cheveux, employez le henné noir et non pas le henné roux. Il donnera de bons résultats et vous aidera à « camoufler » ces quelques cheveux blancs qui vous ennuient tant.

Nièce « Timide et sérieuse »

Lorsque vous êtes en public, vous ne devez pas vous asseoir dans un petit coin, loin du monde. Essayez de vous mêler davantage à la conversation, secouez votre timidité. Au début, cela vous sera difficile, mais, avec le temps, je suis certaine que vous vous sentirez différente. Surtout, ne considérez pas que le fait de porter des lunettes puisse vous rendre antipathique à ceux qui vous fréquentent.

Nièce « Refika »

Pour votre peau, employez de la lanoline mélangée à une égale quantité d'huile d'amandes. Pour vos cheveux, je vous conseille la camomille allemande ; elle est en vente dans toutes les pharmacies de Turquie et plusieurs de mes nièces, habitant votre pays, l'ont employée avec succès. Lavez vos cheveux comme d'habitude, puis rincez avec une infusion de camomille. Vous aurez ainsi une chevelure de teinte unie et vraiment belle à voir.

Nièce « Etrangère d'Ankara »

Je ne puis vous indiquer la formule d'une crème, mais voici une recette excellente pour votre peau sèche : prenez de l'huile de ricin, de l'huile d'amandes et de l'huile de paraffine en quantités égales, mélangez bien ensemble et employez comme démaquillant. Quand votre figure sera propre, mettez encore un peu de ce mélange, gardez pendant une quinzaine de minutes et enlevez avec un morceau d'ouate trempé dans de l'eau de rose.

Nièce « Inquiète »

Je ne puis répondre qu'à une de vos questions, vu le manque de place : ne frottez jamais votre visage en vous démaquillant. Vous risqueriez d'attraper des rides. Pour ces rides au coin de la lèvre, gonflez votre bouche d'air et pincez les parties atteintes en remontant de bas en haut. Après vous être démaquillée, employez une crème nutritive que vous garderez une quinzaine de minutes. Les soins que vous donnez à vos yeux sont excellents, vous pouvez donc les continuer sans crainte.

Nièce « Alphonsine »

Je vous conseille, pour vous débarrasser de ce duvet superflu, d'employer la méthode d'épilation locale.

Nièce « Que deviendrai-je sans lui ? »

Je me demande ce que vous deviendriez avec lui... Comment pouvez-vous continuer à fréquenter un homme qui vous propose froidement de vous entretenir, en vous disant qu'il n'a aucune envie de vous épouser ? N'avez-vous donc aucun amour-propre ? Quittez votre milieu actuel. Recommencez à vivre votre ancienne vie. Repartez du bon pied cette fois et vous verrez comment vous oublierez ce vilain individu.

Nièce « Dévouée »

Je le regrette, mais je ne puis répondre à aucune de vos deux questions. Cependant, je vous promets de faire des recherches auprès de mes amis et de vous en faire connaître les résultats. Patience d'ici là.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,



Avec Pâques et Cham el Nessim, voici venir les premiers effluves printaniers qui, cette année, se firent particulièrement tirer l'oreille. Mais s'il est vrai que, d'après la loi de l'équilibre, un hiver rigoureux amène un été torride, nous serons bien servis dans les mois à venir. On pourrait donc prévoir que les 45 degrés à l'ombre seront chose courante et que nos chambres à coucher seront transformées en bains de vapeur. Tant pis, tant pis, je préfère encore la chaleur humide de nos appartements, que de souffrir la malemort en essayant de chauffer en vain mes membres engourdis par la froidure.

Sans doute, ma cousine, changerai-je d'idée quand viendra la canicule et soupirerai-je après la bise glacée de janvier, mais la nature humaine est ainsi façonnée qu'elle n'est jamais satisfaite de ce qu'elle a.

En tout cas, j'entends des maris respirer d'aise à la perspective de ne plus voir leurs femmes réclamer paires de bas sur paires de bas, ce qui est aujourd'hui la chose la plus précieuse parce qu'elle est rare, et la plus onéreuse, parce qu'une paire de bas, qui ne vit souvent que l'espace d'un matin ou la durée d'un soir, vous coûte actuellement le prix d'une robe toute simple d'autrefois.

Nous ne verrons donc plus défiler à travers nos rues, et cela pour plusieurs longs mois, que jambes nues et blouses vaporeuses découvrant les bras de nos compagnes bien au-dessus du coude. Et si pareils spectacles sont souvent plaisants à voir, ils offrent parfois la perspective de la plus abominable désolation. En effet, pour une jambe bien tournée, que d'autres pleines de défectuosité et d'imperfections et que tous les soins d'une masseuse experte ou ceux d'un institut de beauté n'arrivent pas à rendre plus esthétiques ! Et avez-vous remarqué que les femmes dont la cheville est la moins bien prise ont le plus tendance à découvrir leurs membres inférieurs et à étaler, à notre grand dam, varices et dilatations veineuses à nous faire prendre leurs jambes pour des cartes géographiques magnifiquement tracées ?...

Mais vive tout de même le printemps, ma cousine, avec ses journées radieuses et ses nuits étoilées et la douce euphorie que, parfois, il nous procure. Foin des fourrures et des manteaux empesés, des mains gercées et des nez rougis par les coryzas inopportuns et les grippes traîtresses !

Lumière, tiédeur, parfums embaumés, robes légères et gracieuses silhouettes, vêtements clairs et, mon Dieu — pourquoi pas ? — shorts masculins livrant à notre vue genoux cagneux et mollets velus, voilà ce que la saison qui vient nous apporte.

Et tout ceci a son charme justement parce que tout cela est provisoire et fera place ensuite aux ciels brumeux et à la brise glacée.

En vous quittant, ma jolie et tendre cousine, laissez-moi vous souhaiter une excellente fête de Pâques et veuillez croire à toute la sympathie de votre cousin

SERGE FORZANNES

SOIGNEZ VOTRE ASPECT EXTERIEUR

Le désordre est le signe par lequel on reconnaît une personnalité médiocre et un manque total de respect envers soi-même.

Le corps, qui devrait être le temple de la beauté, donne plutôt l'impression d'un jardin lamentablement abandonné.

CE QUI DOIT ÊTRE IMPECCABLE CHEZ LA FEMME

Les bas : Une tache, une maille qui a filé, un raccommodage visible, un bas mal tendu ou « tourné » autour de la jambe, voilà de fâcheux stigmates.

Le maquillage : La première vertu physique est la propreté. Le maquillage n'est qu'un complément séduisant.

Que penser de certaines femmes dont on voit visiblement, au matin, qu'elles ont fait un raccord sur le maquillage de la veille ?

Et que dire du désordre qui consiste à faire à la lumière électrique un maquillage de jour ? Le résultat est minable. Il vaut mieux ne pas se maquiller du tout plutôt que d'être peinturlurée.

Que de femmes oublient encore que des ongles bien vernis n'ont de charme qu'autant qu'ils sont d'abord propres et soignés dans leur taille ? Si le malheur veut que vous cassiez un ongle, enlevez le vernis tout de suite. N'attirez pas l'attention sur ce qui n'est pas impeccable.

Les soins des cheveux : Si vous n'avez pas la possibilité matérielle d'entretenir parfaitement une coiffure compliquée, adoptez-en une très simple. Des bouclettes mal roulées, des mèches pendantes sont proscrites. Faites ce qu'il faut ou coiffez-vous d'une manière stricte et classique.

CE QUI DOIT ÊTRE IMPECCABLE CHEZ L'HOMME

Chemise, col et manchettes. Un col fripé, des manchettes qui s'effilochent signalent au premier chef le manque de soins chez un homme.

La cravate : choisissez-la judicieusement selon chaque heure du jour. Maintenez-la en forme parfaite. Faites-la nettoyer et repasser fréquemment.

Il est inadmissible qu'un homme reste un jour sans se raser. Du matin au soir la barbe pousse. Rasez-vous de nouveau si vous devez sortir le soir.

Des ongles soigneusement entretenus : c'est-à-dire bien taillés, bien limés.

Des vêtements bien brossés, nettoyés et repassés. Une seule tache condamne et gâche tout l'effet d'un beau costume.

Le choix du parfum. Je ne sais plus quel philosophe anglais disait : « Un homme qui ne sent pas mauvais sent bon ».

C'est trop peu dire. Un homme peut être parfumé, mais il doit l'être avec un « parfum d'homme » se mariant discrètement à l'odeur du tabac. Défiez-vous avec une égale horreur du style « gigolo » et du style « efféminé ».

QU'EST-CE QUE LA NEURASTHÉNIE ?

La neurasthénie qui, dans notre époque si difficile, inquiète tant de personnes, révèle presque toujours un mauvais état général, et il est bon d'en connaître les signes afin de la combattre facilement.

Les neurasthéniques ressentent une grande fatigue avant même de faire un effort, ils sont toujours découragés, tristes, mornes et voient tout en noir.

Leur volonté apparaît diminuée et ils ont énormément de peine à fixer leur attention sur quoi que ce soit.

Ils ont des insomnies tenaces, des maux de tête fréquents, des troubles gastro-intestinaux accompagnés de mauvaises digestions et de constipation.

Certains, parfois, souffrent de troubles circulatoires : palpitations de cœur et hypertension artérielle.

Le traitement de la neurasthénie doit être à la fois moral et physique.

Au point de vue moral, la psychothérapie par persuasion est excellente ; au point de vue physique, l'hydrothérapie, le massage, l'exercice modéré au grand air font presque toujours grand bien.

Mais il faut se méfier de ce diagnostic de neurasthénie et, s'il n'y a pas autour du malade des causes nettes de soucis, il faut le faire examiner par un bon médecin, car il a peut-être de l'artériosclérose qui est presque toujours une des causes indirectes de la dépression morale et physique.

NOS CONTES

AUCUNE FEMME NE M'A DIT «NON»

d'après PITTIGRILLI

De bon matin, je reçus par la poste un élégant carton sur lequel je lus : « Demain soir, dimanche, je reçois quelques amis que vous connaissez. Voulez-vous être des nôtres ? L'on organisera une petite sauterie en famille. Le distingué professeur X jouera au piano, et la charmante demoiselle Y nous fera entendre sa belle voix. »

Je connaissais la belle voix de la charmante demoiselle Y. Il est vraiment regrettable que, pour nous la faire entendre, elle fût obligée de chanter. J'en étais là de mes réflexions lorsqu'on vint me dire :

— Aujourd'hui, c'est dimanche. Voulez-vous mettre votre costume neuf ?

— Quelle question ! répondis-je. Mettre un costume neuf parce que c'est dimanche, la journée la plus détestable de la semaine ? Non seulement je mettrai mon veston le plus usé, mais je ne me raserai même pas.

●

J'allai me promener. La ville s'était parée de son aspect dominical Aux coins des rues, les fleuristes ravivaient leur marchandise à grands jets d'eau.

« A la maison, c'est le traditionnel repas du dimanche qui m'attend », me dis-je. Aussi, je me précipitai dans un restaurant.

Hélas ! le dimanche était présent partout. Autour des petites tables, d'interminables familles dont les dignes membres coupaient le poisson avec le couteau : bouteilles de vin mousseux, pli impeccable du pantalon, et de braves mamans imposantes et pittoresques comme des voiles que gonfle la brise marine.

Je déployai un journal, et l'ouvris à la page des spectacles. Au théâtre municipal, on représentait l'un de ces indigestes farcis historiques auxquels les parents sont fiers d'emmener leurs rejetons studieux, bourré de « messire » de « ma damoiselle » et de lances rompues dans les tournois.

Mieux valait prendre — et d'un bond je m'y trouvai installé — ce petit train économique, ce tramway à vapeur, qui semblait commémorer le centenaire de George Stephenson, et qui faisait la navette entre la ville et une petite localité avoisinante. Le convoi qui me transportait devait être un express, vu qu'un groupe de sportifs qui faisaient du cross-country, parti en même temps que nous, ne nous dépassa à aucun moment.

Au village, j'allai m'installer à la terrasse de l'unique bistro. A côté de moi, une demoiselle s'éventait avec son chapeau de paille, grand comme un parachute, échangeant de nombreux et sonores soupirs avec son compagnon, un jeune homme qui louchait continuellement du côté de sa moto posée contre le mur.

— Vous désirez ? demanda le garçon d'un ton affable.

— Un cocktail, commanda péremptoirement la demoiselle en contemplant ses chaussures en peau de serpent.

« Ces boissons hétéroclites, pensai-je, ont contaminé même les petits villages. » Dès que la motrice du tramway à vapeur fut attachée de l'autre côté, je m'en repartis vers la ville.

Chez moi, personne. La cour était silencieuse. Pas une boniche, pas une ordonnance. La concierge, faute de pouvoir confier ses secrets à une locataire quelconque, hurlait comme un chien à l'agonie, racontant la triste histoire du pauvre soldat qui fut condamné à mort « loin de sa belle et près de son colonel ».

L'on sonne. Je me précipite. Je n'ai pas le temps d'avouer à mon ami que je cherchais désespérément à « tuer » mon dimanche, car il me dit sans préambule :

— L'on voit bien que c'est dimanche. Les boutiques des coiffeurs sont prises d'assaut au point que l'on ne peut même pas se faire raser. Je suis venu te demander si tu veux faire le cinquième au poker.

— Volontiers.

Et je m'achemine avec lui vers le cercle.

●

— Si nous changions de cartes ? proposa un partenaire, après avoir constaté que pendant deux heures je n'avais pas enlevé un seul coup.

— Vous permettez que je m'abstienne de jouer pendant quelques tours ?

— Comme tu voudras, me répondent-ils en enlevant les six.

Une demi-heure plus tard, je reprends ma place.

— Remettons les six.

Quand vient mon tour de donner, je bats les cartes dans tous les sens pendant une longue minute. Ensuite, je fais couper à droite, à gauche, et je bats de nouveau.

— Quelle guigne ! me dit avec commisération l'un des joueurs.

— Malheureux au jeu, heureux en amour, lance l'immanquable crétin que l'on retrouve à toutes les tables de jeu.

— Prends ma place, propose mon ami.

Mais je continue à perdre avec une régularité chronométrique. Je tente de bluffer : je tombe sur des becs de gaz. J'essaye les combinaisons les plus absurdes : en vain. Je mène mon jeu en suivant à la lettre les règles dictées par le célèbre professeur Kata Bamba, je m'en tiens strictement aux principes du calcul combinatoire, à la théorie des probabilités. Pendant une demi-heure, je suis prudent comme un Sioux. Au cours des trente minutes qui suivent, je déploie la témérité d'un commando. Je continue à perdre. Je mélange à mes fiches mes trois fétiches infaillibles appartenant aux trois règnes de la nature : animal, végétal et minéral, soit : un poil d'éléphant, un noyau de datte et un sou troué. Rien à faire.



— Veux-tu changer encore une fois le paquet de cartes ?

— Inutile, dis-je, en notant mes dettes. Je vais prendre un peu d'air.

La terrasse où je m'installe est tout près d'un stationnement de voitures. Deux cochers parlent métier : l'art de ferrer les chevaux. L'argument, à vrai dire, est loin de me passionner. La discussion technique se prolonge un peu trop à mon gré.

— Garçon, apportez un demi à chacun de ces braves cochers. C'est le seul moyen, à mon avis, de les faire taire.

Mais la fraîche boisson n'a pour résultat que de leur insuffler une nouvelle ardeur combattive. Par bonheur, vient à passer un ami commun : un portefaix coiffé d'un béret à plaque gravée.

— L'arrivée de celui-ci mettra un terme à la conversation, je pense.

— Voici l'arbitre, dit l'un d'eux. A toi de résoudre la question...

Le square grouille de monde : tous sont heureux d'aller à pied. Parbleu ! pas un qui soit en retard ? Pas un qui ait les pieds enserrés dans des chaussures trop étroites ? Mais on ne prend donc jamais une voiture dans ce pays ? Il suffirait qu'un passant quelconque hèle l'un des deux fiacres pour séparer les adversaires et mettre un terme à la discussion.

Rien à faire, il faut agir : je règle ma consommation et bondis dans la première voiture. Finalement, j'ai pu les séparer. Mais le cocher me demande déférent, en me montrant du doigt le portefaix :

— Permettez-vous que je fasse monter mon ami à côté de moi ?

Et tout au long de la route, je dois continuer à subir le martyre : développement savant des mille et une façons de ferrer les chevaux. De temps en temps, ils me lancent des coups d'oeil respectueux, comme pour me consulter.

— Arrêtez ! Nous sommes devant la maison où je suis invité ce soir à entendre le distingué pianiste et la charmante demoiselle à la voix d'or.

Ce n'est pas la première fois que la fatalité me traîne dans ce salon, un salon conforme au modèle de tous les salons bourgeois : meubles massifs comme on peut en voir encore dans les sous-préfectures ; vieilles demoiselles à la peau grasse, qui se lavent encore les cheveux au pétrole ; dames qui élèvent la voix d'après la loi qui veut que plus forte est la bêtise qu'on lance, et plus il faut la proclamer à voix haute ; jeunes filles immobiles et silencieuses comme des potiches, et l'imbécile qui fait des calembours en honneur auprès des commis-voyageurs de seconde classe sur les chemins de fer de l'Etat.

— Où allez-vous cet été ?

— Je reste à Nancy-les-Bains.

— Quelle heure est-il ?

— Je n'ai pas de montre.

— Vous l'avez mise au clou ?

Naturellement, je trouverai également l'homme mystérieux de tous les salons, qui s'occupe de télépathie, de théosophie, de spiritisme ou d'autres jeux de société recouverts d'une couche scientifique. Et finalement, entre un petit four et un pâté au fromage, je devrai subir un concert de radio, c'est-à-dire une série d'expectorations aériennes, intercalée çà et là de quelques phrases musicales.

Mais il ne dépendra que de moi, au sein de cette cacophonie de salon, de choisir une zone reposante. Je m'installerai dans un coin où bavardent ces vieilles dames qui parlent en employant des phrases extraites de la grammaire.

Accompagné de toutes ces méditations, j'arrive au palier du troisième. Je sonne. Présentations.

Je connais tout le monde. Surtout une maîtresse d'école secondaire, le

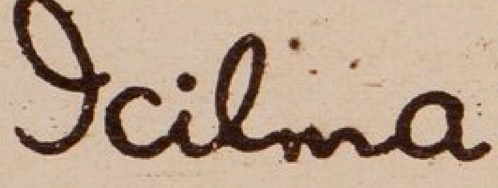


Etes-vous malheureuse ou ennuyée?

Même en temps normal on ressent quelquefois cette impression que la vie est triste, et ne vaut même pas d'être vécue. Inévitablement cette tristesse se reflète sur le visage. Dans le temps vous aviez peut-être la possibilité de dissimuler cette mélancolie par des soins de toilette, une coupe de cheveux nouvelle. Aujourd'hui que vous devez vous en tenir à une stricte économie, vous pouvez guérir cette sensation d'oppression en cultivant une nouvelle personnalité, un nouveau « VOUS ».

Vous pouvez être toujours charmante, et le charme, comme vous le savez, attire l'amour, l'amitié et le succès. Pour être charmante, soyez sincère — parlez et écoutez intelligemment. Pour vous aider, lisez de bons livres, et soyez toujours instruite des événements en cours. Etes-vous une bonne danseuse ? Demandez à un bon danseur de vous apprendre les nouveaux pas.

Ne vous désespérez pas parce que vous ne pouvez vous procurer les fards qui vous sont nécessaires. Votre charme naturel, ajouté aux produits Icilma que vous *pourrez* vous procurer, vous aideront considérablement quand vous désirerez paraître particulièrement belle.



DECOUPEZ ET GARDEZ CECI

Ces conseils ainsi que d'autres qui suivront vous sont donnés avec les compliments des fabricants des Produits de Beauté ICILMA : Vanishing Cream, Cold Cream, Poudre, Crème couleur chair, Shampooings, etc.

X-IC 63-801 ICILMA Co., LTD.



Le magnifique «wedding cake» confectionné par la confiserie Gianola de Port-Saïd à l'occasion du récent grand mariage de Mlle Safia, fille de M. Aly Bey Hassan Dahroug, notable de Port-Saïd qui fut vivement apprécié par les nombreux invités.

visage encadré de lunettes d'écailles, pétulante comme une motocyclette de course. Une de ces femmes qui se croient des prodiges parce qu'elles savent ce qu'est un gérondif.

Plantant dans les miens ses yeux clairs et ronds comme les billes dont on bouchait les bouteilles d'eau gazeuse, la maîtresse d'école m'informe que son chien s'est coupé la queue et qu'il est depuis inconsolable de ne plus pouvoir manifester son contentement. Puis, sautant du coq à l'âne, elle m'annonce :

— J'attends ma nièce. Vous connaissez Mlle Winkler, docteur en droit ?

Je l'avais rencontrée quelques années auparavant dans une ville d'eau. Je m'en souviens parfaitement : blonde, de la merveilleuse blondeur dont seules les brunes semblent détenir le secret ; coiffure à la Joachim Murat ; une taille de guêpe, une fraîcheur de teint comme si dans ses veines coulait de l'eau de Cologne.

— C'est elle, annonce la maîtresse de maison.

— Bonsoir tout le monde, dit la jeune fille en entrant. Trop de mains à serrer. Permettez seulement que je tende la mienne à ce monsieur (le monsieur, c'est moi) que je ne vois pas depuis trois ans.

— C'est gentil à vous de vous souvenir de moi.

— Je me rappelle aussi qu'un soir, sous une treille, vous m'avez embrassée.

— Je ne savais pas qu'il t'avait fait la cour, dit la tante motocyclette.

— Madame, fis-je solennellement, je ne fais jamais la cour aux femmes, et ce afin de ne me mettre jamais dans la position d'essuyer un refus. Pour que je me décide à avouer mon amour à une femme, il faut que j'aie la conviction d'être agréé.

Le distingué pianiste prend d'assaut son instrument. Mlle Y torture ses cordes vocales et nos oreilles : la soirée se déroule comme prévu. Seule la présence de la charmante créature arrivée en dernière heure me fait patienter et sourire.

Et finalement arrive l'heure du départ.

— Encore un petit verre de liqueur ? Encore un fondant ?

Dans la rue, je hèle un taxi.

— J'habite tout près, dit la maîtresse d'école secondaire.

— Nous t'accompagnons d'abord, propose la nièce.

— Non, je m'oppose. Nous accompagnerons d'abord madame. Venez accompagner mademoiselle. Un peu d'air vous fera du bien.

A aucun prix, je ne veux demeurer en tête à tête avec la délicieuse créature. Cette bouche lumineuse comme un théâtre un soir de gala me tente trop. Et du moment que je n'ai aucune chance pour réussir auprès d'une femme, je ne veux pas qu'elle dise de moi ce qu'on n'a jamais dit jusqu'à maintenant : que je lui ai fait la cour et qu'elle m'a dit « non ».

La tante tampon est donc pour moi une providence. Oh ! cette tante maîtresse d'école secondaire, pour laquelle le gérondif n'a pas de secrets ! Oh ! la bouche de cette tante, dûment munie d'une dentition métallique ! Lorsqu'elle parle, tout ce métal fait un crépitement rappelant à la perfection la machine à écrire.

Mon attitude est un peu ridicule. Je le sais. Au lieu de chercher à rester seul avec l'avocate au nom anglo-saxon et à la jeunesse enivrante, j'invoque la présence isolante de la tante à la bouche ressemblant à la devanture d'un marchand d'articles de linotype.

— Merci, cher ami, dit la jeune fille en cherchant son trousseau de clés dans le sac. Bonne nuit, tante !

Sur la voie du retour, la tante m'entretient de sujets divers. Elle me parle d'un journaliste notoire qui serait devenu ingénieur, si elle ne l'avait pas fait trébucher au certificat d'études secondaires.

— Oh ! madame, pourquoi ne lui avez-vous pas donné la meilleure note ?

Le taxi s'arrête :

— Me voici arrivée.

Resté seul, je me fais conduire chez moi en pensant à la délicieuse enfant. Je pouvais lui dire combien elle me plaisait. Je pouvais lui dire que j'étais tout disposé à l'aimer. Oui, mais elle pouvait se mettre à rire de cette belle bouche implacable, et demain se vanter de m'avoir dit « non ».

« Aucune femme, pensé-je, ne peut se vanter de m'avoir repoussé. Aucune, même celle qui m'a affolé le plus, ne peut dire que je lui ai fait la cour en vain. »

•

Quelques jours plus tard, je rencontrai la dame qui m'avait invité :

— Nous avons su que vous avez insisté pour accompagner à la maison la blonde demoiselle.

— C'est vrai, dis-je, mais on vous aura également dit qu'entre la jeune fille et moi, il y avait la zone isolante.

— Quelle zone isolante ?

— La tante : celle qui a un clavier de machine à écrire en bouche.

— Mais c'est justement là que l'affaire se corse. Dans tous les salons de la ville, la tante décrit avec une profusion de détails les subterfuges téméraires que vous avez employés pour rester en tête à tête avec elle. Elle prétend qu'elle a reçu de vous les aveux les plus fous, les plus passionnés.

— Et ensuite ?

— Elle raconte qu'elle vous a sèchement répondu « Non ».

SOLUTIONS

EXAMINEZ-VOUS

1) *Octave Feuillet.* 2) *Beaumarchais, Rossini.* 3) a) *Je suis maître de moi comme de l'univers ;* b) *O rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie ;* c) *Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.* 4) *Un ouvrage publié après la mort de l'auteur.* 5) *Un chroniqueur. Il vécut au XIVe siècle.* 6) *Otto Strasser et Hermann Rauschning.* 7) a) *La colère est une courte folie ;* b) *Hannibal est à nos portes ;* c) *C'est du grec, cela ne se lit pas.* 8) *« Manon Lescaut » ; auteur, l'abbé Prévost ; compositeur, Massenet. « Thaïs » ; auteur, Anatole France ; compositeur, Massenet. « Scènes de la vie de Bohème » ; auteur, Henri Murger ; compositeur, Puccini.*

A QUI LES ŒUFS DE PAQUES?

Voici les huit prénoms : Monique, Denise, Sylvain, Sylvie, Daniel, Armand, Mathilde, Olivier.

LA FACTURE INCOMPLETE

Le problème est très facile, chaque ligne peut être aisément complétée ; la quatrième ligne par rapport au total.

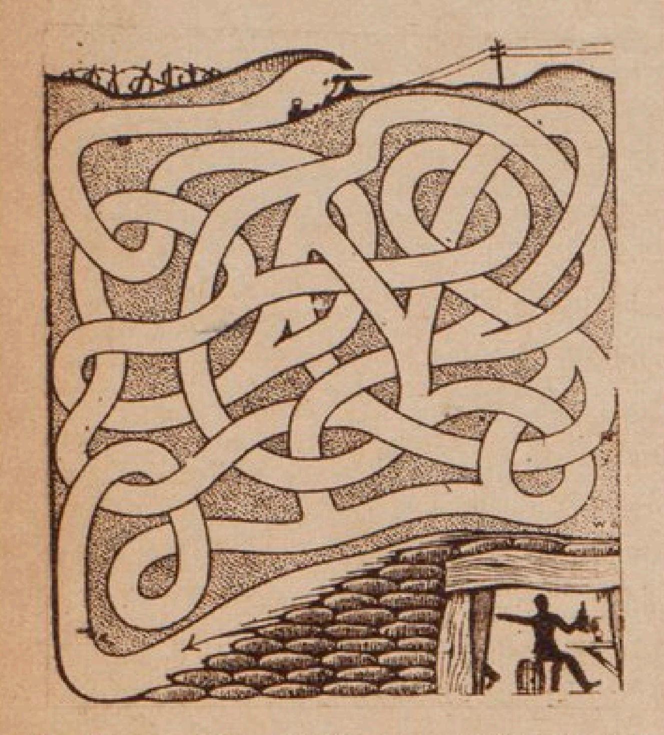
DEVINETTES

Une jeune chômeuse, un baiser, le Bottin, l'ascenseur.





SUR LE FRONT



Le lieutenant Duchesne quitta le souterrain où il se trouvait (en bas, à droite) pour aller chercher le verre de vin qu'il avait oublié près du poste de garde (en haut). Tous les tunnels mènent à la surface de la terre, mais Duchesne, ayant grand'soif, prit le chemin le plus court. Pouvez-vous suivre ses pas ?

P.S. — Lorsqu'un tunnel est entrecoupé par un autre, ne prêtez pas attention à celui-ci ; continuez simplement à suivre le premier.

LE SAVIEZ-VOUS ?

...Qu'une *polonaise*, une *sicilienne*, une *allemande* étaient des danses ou des airs sur lesquels on les exécute,

...qu'une *romaine* était une balance ou une variété de laitue,

...qu'une *portugaise* était une espèce d'huître,

...qu'une *anglaise* était une boucle de cheveux tournée en spirale,

...qu'une *danoise*, une *brabançonne*, une *pékinoise* étaient des chiennes,

...qu'une *canadienne* était une embarcation ou une veste de chasse,

...qu'une *grecque* était un ornement, une scie de relieur ou une coiffe féminine,

...qu'une *grenadine* était une sorte de soie,

...qu'une *palatine* était une fourrure portée sur le cou et les épaules,

...qu'une *bavaroise* était une infusion sucrée ?

DELASSONS-NOUS...

EXAMINEZ L'ETENDUE DE VOS CONNAISSANCES LITTERAIRES

1) Quel est l'auteur de l'ouvrage : « Le roman d'un jeune homme pauvre » ?

2) Quel est l'auteur de la comédie : « Le bardier de Séville » ? Et le compositeur de l'opéra portant le même nom ?

3) Complétez les vers classiques suivants : a) *Je suis maître de moi...* ; b) *O rage, ô désespoir...* ; c) *Je vois, je sais, je crois...*

4) Qu'est-ce qu'un ouvrage posthume ?

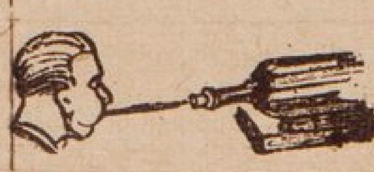
5) Qui était Froissart et en quel siècle a-t-il vécu ?

6) Quels sont les auteurs des ouvrages : « Hitler et moi » et « Hitler m'a dit » ?

7) Que signifient les expressions latines suivantes : a) *Ira furor brevis est* ; b) *Hannibal ad portas* ; c) *Græcum est, non legitur.*

8) Nommez trois romans dont on a tiré des opéras, et dites le nom des auteurs et compositeurs de ces romans et opéras.

PHYSIQUE AMUSANTE



Il n'est pas facile de faire pénétrer un bouchon dans une bouteille en soufflant dessus. On peut même affirmer que c'est impossible.

Mais si vous couchez la bouteille sur le flanc, si vous placez dans le goulot un bouchon légèrement trop petit, en vous munissant d'une paille vous pourrez très bien l'y faire pénétrer.

Cela s'explique parce que la paille concentre toute la puissance de votre souffle sur un seul point.

A QUI LES ŒUFS DE PAQUES ?

Chaque enfant porte sur lui l'initiale de son prénom. Les autres lettres de ce prénom sont embrouillées sur l'œuf de Pâques qui lui appartient. Il s'agit de retrouver les huit prénoms.

VENDREDI, CHAIR NE MANGERAS

Autrefois, pour le vendredi saint, les chefs des grands restaurants mettaient un point d'honneur à composer deux menus en regard l'un de l'autre et intitulés : *Menu maigre* et *Menu gras*. Aujourd'hui, on ajoute à la liste habituelle des poissons une brandade de morue aux truffes, des quenelles de brochet et une bouillabaisse.

En ordonnant aux fidèles de faire maigre le vendredi, l'Eglise a prouvé surabondamment qu'elle a la science divine. N'est-ce pas longtemps après elle que la médecine a proclamé que l'homme mange trop de viande ?

Au moyen âge, le mécréant surpris à faire gras deux jours avant Pâques était puni de trois mois de prison, de trois jours de pilori et de trois mille livres d'amende. En Pologne, on lui arrachait les dents ! Aux Pays-Bas, la cuisinière du savant Juste Lipse fut brûlée vive. Fénelon disait à son élève, le duc de Bourgogne, surpris le vendredi à croquer à la dérobée une aile de poulet et qui balbutiait des explications : « Hé ! Mangez un veau, monseigneur ! Et soyez juste ! »

LA FACTURE INCOMPLETE

Une comptable négligente a envoyé à un client une facture tout à fait incomplète. Il y manque des chiffres un peu partout.

Néanmoins le client a réussi à retrouver les chiffres et même les prix oubliés. En feriez-vous autant ? Voici la facture incomplète.

Soieries :

18 mètres	à 11	francs le mètre.		
19 —	à		—	247 frs.
—	à 14	—	—	84 —
—	à 15	—	—	
			Total.	764 frs.

DEVINETTES

Une jeune fille sans tâches.

●

Une bouchée double.

●

Un petit jeu d'adresses.

●

Un drôle d'animal qui vit en cage et qui se nourrit de l'étage.

GRAINS DE SAGESSE

Il faut être modéré dans la joie comme dans les plaintes, car la vie entière n'est qu'un mélange de douleurs et de plaisirs.

PHEDRE.

Il faut chercher la félicité souveraine dans la modération du désir.

DIDEROT.

Le bonheur ? C'est cette maison si riante au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face : si vous entrez dedans, vous ne la voyez plus !

Alphonse KARR.

Pour le bonheur de l'homme, le désir devrait être une plante qui ne fleurisse jamais.

Jacques NORMAND.

Plus on sème de désirs, moins on récolte de bonheur.

Sanial DUBAY.

RIONS

— Je devais être folle le jour où je t'ai épousé...

— C'est bien vrai, chérie, mais j'étais tellement amoureux que je ne l'ai pas remarqué...

●

Marius. — Moi, mon cher Olive, je suis un artiste... J'ai fait moi-même un épouvantail si formidable que...

Olive. — ...Que les oiseaux ne picotent plus ton blé ?

Marius. — Non seulement ils ne le picotent plus, mais ils ont rapporté tout le blé qu'ils avaient déjà volé.

●

Madame. — La couturière m'a dit qu'elle n'accepte pas moins de huit livres pour la façon. Je lui ai tout de même dit de me couper la robe.

Monsieur. — Mais pourquoi ne m'as-tu pas consulté auparavant ?

Madame. — Je n'aime pas gaspiller mon argent dans les communications téléphoniques.

●

Le docteur (après avoir ausculté le malade). — Vous êtes venu juste à temps...

Le malade. — Pourquoi ? Etes-vous en dèche ?

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)